



Quatrième synthèse du séminaire sur les *Pensées* de Pascal

Compte rendu général 2003-2004

Dominique Descotes, Marie Pérouse, Yasushi Noro, Keisuke Misono et Philippe Dutrut



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccibp/513>

DOI : 10.4000/ccibp.513

ISSN : 2493-7460

Éditeur

Centre international Blaise Pascal

Édition imprimée

Date de publication : 5 décembre 2005

Pagination : 7-38

ISBN : 2-84516-304-5

ISSN : 0249-6674

Référence électronique

Dominique Descotes, Marie Pérouse, Yasushi Noro, Keisuke Misono et Philippe Dutrut, « Quatrième synthèse du séminaire sur les *Pensées* de Pascal », *Courrier du Centre international Blaise Pascal* [En ligne], 27 | 2005, mis en ligne le 02 décembre 2015, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ccibp/513> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ccibp.513>

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020.

Centre international Blaise Pascal

Quatrième synthèse du séminaire sur les *Pensées* de Pascal

Compte rendu général 2003-2004

Dominique Descotes, Marie Pérouse, Yasushi Noro, Keisuke Misono et
Philippe Dutrut

Sel. 78

- 1 Voir la restitution des différentes rédactions dans le *Commentaire* de Y. Maeda, II, p. 12-177.
- 2 Filigrane raisin ; voir ERNST Pol, *Les Pensées de Pascal. Géologie et stratigraphie*, p. 292.
- 3 COUSIN Victor, *Rapport à l'Académie*, in *Œuvres de M. Victor Cousin*, Quatrième série, *Littérature*, tome I, Paris, Pagnerre, 1849, p. 198 sq. Texte de Port-Royal.
- 4 L'édition Lafuma sépare les deux fragments Laf. 44 et 45.
- 5 L'édition Brunschvicg dissocie les deux fragments Br. 82 et Br. 83. Une note indique : « Ce fragment suit immédiatement dans le manuscrit le fragment qui le précède. Pascal est amené par le cours de son développement à des conclusions importantes qu'il se proposait de mieux mettre en lumière, en faisant le début de son chapitre. La transposition pourrait être faite, comme le demande M. Michaut, mais dans une restauration de l'*Apologie*, non dans une édition des fragments posthumes. » Le fragment Br. 83 commence comme suit par la mention marginale en italique : « *Il faut commencer par là le chapitre des puissances trompeuses.* » L'homme n'est qu'un sujet plein d'erreur, naturelle et ineffaçable sans la grâce. Rien ne lui montre la vérité. Tout l'abuse. Ces deux principes de vérité, la raison et les sens, outre qu'ils manquent chacun de sincérité, s'abusent réciproquement l'un l'autre ; les sens abusent la raison par de fausses apparences. Et cette même piperie qu'ils apportent à l'âme, ils la reçoivent d'elle à leur tour ; elle s'en revanche. Les passions de l'âme les troublent et leur font des impressions fausses. Ils mentent et se trompent à l'envi.
« Mais outre cette erreur qui vient par accident et par le manque d'intelligence entre ces facultés hétérogène... »

Imagination

- 6 FERREYROLLES Gérard, *Les reines du monde*, p.17 sq. et p.139 sq., sur la « maîtresse d'erreur et de fausseté ». Voir p. 124 sq., sur la tradition intellectuelle sur l'imagination. Platon et Aristote : p. 125. Les Stoïciens : p. 125. Définition de Richelet : faculté de l'âme pour concevoir les choses sensibles. Voir p.154 sq., sur imagination et opinion. L'édition de Port-Royal remplace à plusieurs reprises *imagination* par *fantaisie* et *opinion*.
- 7 Le livre de Tetsuya SHIOKAWA, *Pascal et les miracles*, contient des analyses importantes sur la théorie de l'imagination chez les libertins.
- 8 SHIOKAWA Tetsuya, « Imagination, fantaisie et opinion... », *Équinoxe VI*, p. 69. Sur les différentes conceptions de l'imagination. Conception aristotélicienne : p. 71. Conception magique et matérialiste : p. 72. La *phantasia* des stoïciens : p. 74. L'opinion selon Montaigne, *Essais*, XIV : p. 74. La *phantasia*, représentation imprimée dans l'âme par les objets qui fournit la matière à l'assentiment : critère par lequel on connaît la vérité des choses : p. 76. Par contraste avec la *phantasia* qui sert de principe à la connaissance, l'opinion (*dogma*) est en principe le jugement qu'on porte sur elle ; assentiment faible et trompeur, par opposition à la science : p. 76. La critique sceptique consiste à tout ramener à l'opinion : p. 76-77. Réhabilitation de l'imagination par la recherche de la raison des effets : p. 80.
- 9 GIOCANTI Sylvia, *Penser l'irrésolution...*, p. 105. Comment Pascal utilise l'*Apologie de R. Sebond* dans le fragment Sel. 78. Le propos de Montaigne est théologiquement corrigé par une introduction qui dénonce la nature corrompue de l'homme, puis par une reproduction déformée de son incertitude devenant erreur systématique. Alors que chez Pascal la corruption de la nature explique que l'homme échoue toujours à se donner satisfaction par ses propres moyens, chez Montaigne les enseignements chrétiens sur la condition pécheresse de l'homme doivent seulement l'aider à se souvenir qu'il doit se défier de la raison qui l'induit souvent en erreur.

Imagination et amour propre

- 10 Voir Sel. 743. Complicité de toutes les formes de dérèglement. L'imagination comme fondement de la société.
- 11 Sel. 456. Cacher son peu de bien, « néant que notre imagination grossit en montagne ». Voir EPICTÈTE, *Propos*, III, 26, sur la pauvreté.
- 12 FERREYROLLES Gérard, *Les reines du monde*, p. 157.

Imagination, fantaisie, opinion, disproportion

- 13 *Imagination et fantaisie* : FERREYROLLES Gérard, *Les reines du monde*, p. 126 sq.
- 14 *Imagination et opinion* : voir Sel. 463. « La force est la reine du monde, et non pas l'opinion. Mais l'opinion est celle qui use de la force. C'est la force qui fait l'opinion (...) ». Voir aussi FERREYROLLES Gérard, *Les reines du monde*, p. 154 sq. Imagination et opinion. L'édition de Port-Royal remplace à plusieurs reprises *imagination* par *fantaisie* et *opinion*. Le mot apparaît en contexte stoïcien : p. 155. *Fantasia* et *dogma* chez Epictète : p. 155-156.

- 15 SHIOKAWA Tetsuya, « Imagination, fantaisie et opinion... », *Équinoxe VI*, p. 69. Opinion, fantaisie et imagination : p. 75.
- 16 L'imagination faculté de disproportion : OC II, p. 522, Lettre au P. Noël. « L'imagination a cela de propre qu'elle produit avec aussi peu de peine et de temps les plus grandes choses que les petites ». Pascal en use dans *Disproportion de l'homme*.
- 17 *Capacité créatrice de l'imagination* : voir SHIOKAWA, *Pascal et les miracles*, renvoie à la doctrine de Vanini : les visions produites par les vapeurs suscitées par l'imagination, qui fixent une image dans l'air ambiant ; des femmes enceintes qui impriment un certain aspect au fœtus par l'imagination. L'imagination est-elle créatrice de miracles ? L'imagination est une force qui déborde tyranniquement de l'ordre de la chair pour semer le désordre dans l'ordre des esprits.

L'ordre dans *Imagination*

- 18 Pascal simule le désordre à la manière de Montaigne, mais c'est un désordre ordonné. Le désordre est moindre que chez Montaigne. L'ordre des exemples est quelconque en apparence, mais cet enchaînement est construit par renchérissement systématique.
- 19 Comparer avec Sel. 94. Début sur un principe qui supprime toute possibilité d'ordre, puis montrer comment cela même forme un système du non-système.
- 20 Comparer avec Sel. 743 sur l'amour propre : début sur la description du principe ; analyse de la manière dont l'amour propre forme le jugement ; exemples particuliers ; comment il déforme les normes essentielles (justice) ; comment il fonde la société même ; quelques cas d'exception particuliers. C'est l'ordre du TEL et du TPMA.
- 21 Pascal supprime les exemples farfelus ou obscènes (*Essais*, I, XXI, éd. Garnier I, p. 101, exemples de Cippus, du passage de Lucrèce IV, v. 1029).

Le fragment

- 22 **Le titre *Imagination***
- 23 Le titre est entouré. Voir un fait semblable dans *Disproportion de l'homme*.
- 24 Sur le manuscrit, *Imagination* est accompagné d'un A.
- 25 Le début du texte est d'une plume plus épaisse. S'agit-il d'une rédaction à part ? Le premier paragraphe forme un ensemble.
- 26 L'édition de Port-Royal change quelquefois dans ce texte *imagination* en opinion mais ce n'est pas toujours le cas : on trouve les termes *imagination* et *imaginaire*.
- 27 ***C'est cette partie dominante dans l'homme***
- 28 *Dominante* est la lecture des deux Copies, ainsi que de Tourneur, Lafuma, Anzieu, Steinmann, Sellier et Le Guern. Faugère est le premier qui donne *décevante*, ainsi que Molinier et Michaux. L'édition Brunschvicg GEF donne aussi *décevante*, mais la Brunschvicg *minor* donne *dominante* en renvoyant à Tourneur. Maeda donne *décevante*, par comparaison avec la suite du texte.
- 29 *Dominante* se justifie comme expression technique tirée de Sextus Empiricus, *Esquisses pyrrhoniennes*, II, 7, 70 sq., et particulièrement 71, éd. Pellegrin, p. 240 ; elle est utilisée et traduite par Mersenne dans *La Vérité des sciences*, I, p. 188. « Vous croirez peut être que la fantaisie servirait à cela, mais elle ne peut être comprise, puisqu'elle est une

affection de l'esprit, que notre Sexte nomme παθός ἡγεμονικοῦ (sic) » ; voir SEXTUS EMPIRICUS, *Esquisses pyrrhoniennes*, II, 7, 71, éd. Pellegrin, p. 240. « Et bien qu'elle pût être comprise, nous ne pourrions pas juger des objets si nous suivions sa connaissance, d'autant qu'elle suit les sens trompeurs, qui ne comprennent rien que leurs passions, et leurs affections, et non les objets extérieurs, c'est pourquoi la fantaisie ne connaît rien que les susdites passions. » En marge : Le κριτήριον καθ'ὅ est expliqué.

- 30 *Dominante* implique l'idée de *tyrannie*, donc de dérèglement. L'imagination est faculté de disproportion. Mais si elle est tyrannique, cela présuppose qu'elle a aussi un usage légitime. C'est la thèse de G. Ferreyrolles dans *Les reines du monde*.
- 31 Dans la première Copie, *C'est cette partie dominante dans l'homme* a été transcrite, puis barrée. D'autre part, après *d'erreur et de fausseté*, a été ajouté que l'on appelle *phantaisie & opinion*, ce qui donne le texte suivant : *Cette maîtresse d'erreur et de fausseté, que l'on appelle phantaisie et opinion, et d'autant plus fourbe qu'elle ne l'est pas toujours*. Selon Faugère et Havet, c'est Nicole qui a ainsi modifié le texte.
- 32 Cause de tous les déportements : mots barrés. *Déportement* signifie *conduite et manière de vivre*, et se dit en bonne comme en mauvaise part ; mais le sens défavorable, en parlant des écarts de conduite et des désordres scandaleux, est plus ordinaire.
- 33 ***Maîtresse d'erreur et de fausseté***
- 34 Port-Royal modifie le texte : « cette maîtresse d'erreur que l'on appelle fantaisie et opinion, est d'autant plus fourbe qu'elle ne l'est pas toujours... »
- 35 *Maîtresse (pièce) d'erreur*. *Pièce* a déjà le sens technique de *partie essentielle d'une machine*. La correction supprime un mot technique, peut-être pour éviter des erreurs de compréhension.
- 36 ***Et d'autant plus fourbe qu'elle ne l'est pas toujours, car elle serait règle infallible de vérité, si elle l'était infallible du mensonge. Mais, étant le plus souvent fausse elle ne donne aucune marque de sa qualité marquant du même caractère le vrai et le faux.***
- 37 *Et si insigne fourbe* : formule a été biffée dès le premier jet.
- 38 *Caractère* : sens métaphorique. Marque, empreinte.
- 39 Sources avec lesquelles il faut comparer. Voir MONTAIGNE, *Essais*, II, 12 ; voir CROQUETTE, *Pascal et Montaigne*, p. 5. L'imagination « n'a pas de quoi distinguer (les erreurs) ni de quoi choisir la vérité du mensonge ». Montaigne représente comme une incapacité ce que Pascal présente comme une puissance active de falsification.
- 40 MONTAIGNE, *Essais*, I, IX, éd. Garnier, I, p. 33, Pléiade, p. 38 : « Si, comme la vérité, le mensonge n'avait qu'un visage, nous serions en meilleurs termes. Car nous prendrions pour certain l'opposé de ce que dirait le menteur. Mais le revers de la vérité a cent mille figures et un champ indéfini ».
- 41 FERREYROLLES, *Les reines du monde*, p. 139 sq. et p. 162 sq. L'imagination rend indiscernables le vrai et le faux.
- 42 Le fragment relie l'idée d'imagination et la question du discernement, qui est importante chez Pascal. C'est déjà le cas chez Mersenne, dans *La vérité des sciences*, où le passage mentionné ci-dessus porte en marge une référence au κριτήριον καθ'ὅ, c'est-à-dire au *critère* qui, selon les anciens, permet de discerner le vrai et le faux. L'idée de critère de discernement relie ce passage aux controverses de l'antiquité entre les

sceptiques et les stoïciens, et à toutes les discussions relatives au scepticisme au XVII^e siècle.

- 43 Rapprochement à faire avec *L'esprit géométrique*, § 26, OC III, p. 404. L'imagination rend inutilisable la méthode que Pascal recommande dans les cas où la vérité n'apparaît pas, le raisonnement par l'impossible (d'usage courant dans les démonstrations apagogiques à la manière d'Euclide et d'Archimède) qui consiste à prendre pour vrai le contraire de ce qui apparaît visiblement faux. L'imagination ne permet donc pas de recourir, dans les affaires de la vie, de se tirer d'embarras par cette méthode de raisonnement.
- 44 Voir Sel. 455. « Tout notre raisonnement se réduit à céder au sentiment. Mais la fantaisie est semblable et contraire au sentiment ; de sorte qu'on ne peut distinguer entre ces contraires. L'un dit que mon sentiment est fantaisie, l'autre que sa fantaisie est sentiment. Il faudrait avoir une règle. La raison s'offre mais elle est ployable à tous sens. Et ainsi il n'y en a point. »
- 45 MESNARD Jean, « Le thème des trois ordres dans l'organisation des *Pensées* », in HELLER Lane M. et RICHMOND Ian M. (dir.), *Pascal. Thématique des Pensées*, p. 49.
- 46 ***Je ne parle pas des fous, je parle des plus sages, et c'est parmi eux que l'imagination a le grand droit de persuader les hommes.***
- 47 Texte initial et corrections, voir MAEDA, *Commentaires*, II, p. 13. « Je ne parle pas des fous, je parle des plus sages » est un ajout. Paradoxe : ce sont les plus sages qui sont le plus sujets à subir les effets de l'imagination. Autres modifications : p. 14-15.
- 48 ***La raison a beau crier, elle ne peut mettre le prix aux choses.***
- 49 *Mettre le prix aux choses* : l'emporter dans une enchère.
- 50 MONTAIGNE, *Essais*, I, XL. « Que notre opinion donne prix aux choses... », signalé par CROQUETTE, *Pascal et Montaigne*, p. 6. Mais le sens n'est pas le même.
- 51 Voir LA ROCHEFOUCAULD, *Maximes*, 47 : « Notre humeur met le prix à tout ce qui nous vient de la fortune. »
- 52 Il y a eu correction parce que le texte était incompréhensible ou prêtait à contresens. Le sens de *elle* a changé : c'était l'imagination, et c'est dans le dernier état la raison.
- 53 Voir dans le même fragment : « Ces deux principes de vérité, la raison et les sens, outre qu'ils manquent chacun de sincérité, s'abusent réciproquement l'un l'autre ; les sens abusent la raison par de fausses apparences. Et cette même piperie qu'ils apportent à l'âme, ils la reçoivent d'elle à leur tour ; elle s'en revanche. Les passions de l'âme les troublent et leur font des impressions fausses. Ils mentent et se trompent à l'envi. »
- 54 ***Cette superbe puissance ennemie de la raison, qui se plaît à la contrôler et à la dominer, pour montrer combien elle peut en toutes choses, a établi dans l'homme une seconde nature.***
- 55 Montaigne dit cela de la fortune.
- 56 Texte de l'édition de 1670 : « Cette superbe puissance, ennemie de la raison, qui se plaît à la contrôler [184] et à la dominer, pour montrer combien elle peut en toutes choses, a établi dans l'homme une seconde nature. Elle a ses heureux, et ses malheureux ; ses sains, ses malades ; ses riches, ses pauvres ; ses fous, et ses sages : et rien ne nous dépote davantage, que de voir qu'elle remplit ses hôtes d'une satisfaction beaucoup plus pleine et entière que la raison, les habiles par imagination se plaisant tout autrement en eux-mêmes que les prudents ne se peuvent raisonnablement plaire. »

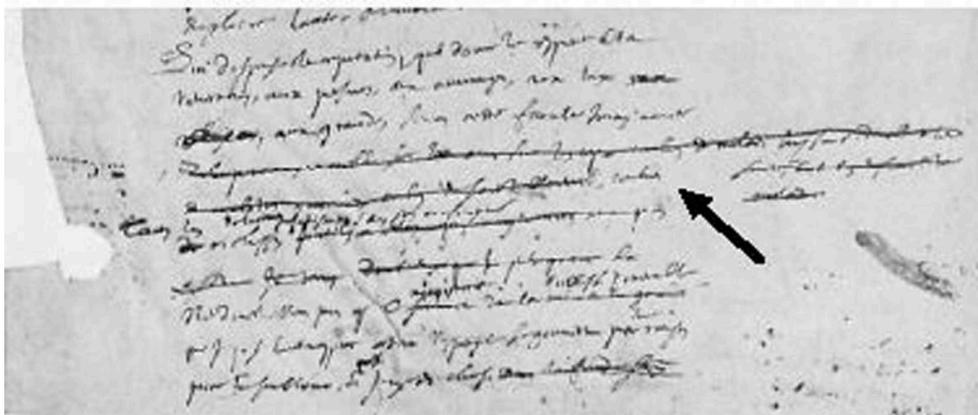
- 57 CHARRON *De la sagesse*, I, XVII. *De l'imagination et opinion*, éd. Negroni, p.137 sq. « L'imagination est une très puissante chose, c'est elle qui fait tout le bruit, l'éclat : le remuement du monde vient d'elle (...). Ses effets sont merveilleux et étranges : elle agit non seulement en son corps et son âme propre, mais encore en celle d'autrui : et produit des effets contraires. Elle fait rougir, pâlir, trembler, trémousser, tressuer (...) : elle ôte la puissance et l'usage des parties génitales, voire lorsqu'il en est plus besoin, et qu'on y est le plus âpre, non seulement à soi-même, mais à autrui... » Elle « assouvit les amoureux désirs, fait changer de sexe », etc. Pour l'âme : elle rend fou, fait deviner, prédire, tue et fait mourir, fait ce que le vulgaire appelle miracles, visions, enchantements.
- 58 *Seconde nature* : voir Sel. 158, sur la coutume seconde nature. Imagination et coutume sont considérées sur le même modèle.
- 59 Sel. 653 contient des remarques sur la vie imaginaire que l'homme veut avoir.
- 60 DESCARTES, *Regulae*, XII, éd. Alquié I, p. 141 sq. AT X, p. 416 sq. Action réciproque de l'entendement et de l'imagination.
- 61 GASSENDI, *Exercitationes*, éd. Rochot, p.392. Idée que la raison ne peut rectifier l'imagination et le sens externe. S'il peut y avoir une erreur des sens, elle ne sera pas corrigée par la réflexion de la raison.
- 62 *Elle a ses heureux, ses malheureux* : Pascal a écrit en premier jet *Elle a ses heureux ses malheureux, ces sages ses fous*. Au moment de la correction, il a ajouté la partie en marge, *ses sains (...) fous et ses*, et rayé les mots *ces avant sages*, ainsi que *ses fous*, pour que la partie ajoutée dans la marge puisse se rattacher au premier jet.
- 63 CROQUETTE, *Pascal et Montaigne*, p. 122. Analyse de ce passage. Le développement sur les heureux n'est pas de même ordre que l'autre : Montaigne dit que la fortune rend parfois les malhabiles heureux dans leurs entreprises ; et ailleurs, que les sots l'emportent souvent sur les sages, dans leur opinion et dans celle des autres. Pascal supprime la mention *aux actions du monde* du premier passage. L'imagination prend la place de la fortune : *heureux* prend désormais le sens de *satisfait*.
- 64 Remarque de Y. Maeda : une première opposition donne heureux/malheureux et sages/fous.
- 65 Moyennant quoi une addition donne *sains, malades, riches, pauvres...* Grande rapidité dans la conception des corrections. Il suffit d'une lettre pour engager le processus de correction.
- 66 *Ses sains, ses malades, ses riches, ses pauvres* : FERREYROLLES Gérard, *Les reines du monde*, p. 142 sq. Reprise à Montaigne de l'idée d'un pouvoir de l'imagination sur la santé ou la maladie. Tradition médicale florissante au XVI^e siècle, dont l'origine remonte à Hippocrate.
- 67 Comme pour les riches et les pauvres, on peut entendre en deux sens le passage sur les sains et les malades : ou bien Pascal veut dire qu'il y a des gens dont l'imagination est saine, et d'autres qui l'ont malsaine et malade ; ou bien il veut dire que l'imagination fait croire aux uns qu'ils sont en bonne santé, et aux autres qu'ils sont malades, au sens où Molière l'entendra dans son *Malade imaginaire*. On peut entendre soit que Pascal pense qu'il y a des gens qui ont l'imagination pauvre, et d'autres féconde ; soit qu'il fait allusion au fait que l'imagination fait croire à certains qu'ils sont riches, et à d'autres qu'ils sont pauvres.

- 68 ***Elle fait croire, douter, nier la raison.***
- 69 Voir Sel. 672 : « nier, croire et douter bien sont à l'homme ce que le courir est au cheval. »
- 70 Sel. 455, sur le raisonnement, le sentiment et la fantaisie.
- 71 COUSIN Victor, *Rapport à l'Académie*, in *Œuvres de M. Victor Cousin*, quatrième série, Littérature, tome I, Paris, Pagnerre, 1849, p. 180. Texte de Port-Royal.
- 72 ***Elle suspend les sens, elle les fait sentir.***
- 73 CHARRON, *De la sagesse*, I, 11, éd. Negroni, I, 10, p. 112 sq. Sur la manière dont les sens trompent la raison. Tromperie mutuelle. Dans le cas de la tromperie par les sens, Charron cite des exemples (saignée, cautérisation) ; dans le cas de la tromperie par l'entendement, il mentionne la colère, l'amour, les passions, qui font voir les choses autres qu'elles ne sont. L'esprit, empêché ailleurs, fait souvent que les sens ne perçoivent pas.
- 74 ***Elle a ses fous et ses sages.***
- 75 L'édition Havet renvoie à La Fontaine, *Fables*, VIII, 26.
- 76 ***Et rien ne nous dépote davantage que de voir qu'elle remplit ses hôtes d'une satisfaction bien autrement pleine et entière que la raison. Les habiles par imagination se plaisent tout autrement à eux-mêmes que les prudents ne se peuvent raisonnablement plaire. Ils regardent les gens avec empire, ils disputent avec hardiesse et confiance, les autres avec crainte et défiance et cette gaieté de visage leur donne souvent l'avantage dans l'opinion des écoutants, tant les sages imaginaires ont de faveur auprès des juges de même nature.***
- 77 Hôtes : d'abord le mot *sectateur*, Pascal revient à hôte, qui est montaignien. Retouche effectuée pendant le premier jet. Hôte : quelqu'un qui vous occupe, prend de la place en vous. Le mot impose l'idée d'aliénation. Il peut avoir deux sens : ou bien l'homme est l'hôte de l'imagination, ou bien l'imagination reçoit les hommes.
- 78 *Satisfaction* est une correction effectuée dans le premier jet, qui remplace *joie*.
- 79 *Ne se peuvent raisonnablement plaire* : plaire est un ajout lors de la revue du premier jet.
- 80 *Les autres avec crainte et défiance* est une addition en marge de droite qui, selon Maeda, crée un équilibre qui n'existait pas dans le premier jet.
- 81 *Disputent* : la première version ajoutait *ils disputent à extravagent*. Mais il y a eu l'ajout : *avec crainte et défiance*, qui a créé un couple *habiles par imagination et prudents* ; ce qui a entraîné la suppression de *extravagent*.
- 82 *Sympathie* a été remplacé par *faveur* lors de la revue du premier jet.
- 83 MONTAIGNE, *Essais*, III, 8, éd. Garnier, II, p. 375. Art de conférer, contre la sottise qui se complaît, les malhabiles pleins de gloire et d'allégresse, qui trompent l'assistance.
- 84 CROQUETTE, *Pascal et Montaigne*, p. 122. Les *malhabiles* de Montaigne (sottise, opiniâtreté, témérité) deviennent les *habiles par imagination* ; et la *vertu* devient *prudents et sages*. Formation progressive d'une *ligue des imaginatifs*.
- 85 Les *habiles par imagination* reviendront dans *Raison des effets*, avec les *demi-habiles* : faut-il les assimiler ?
- 86 Voir JUNGO, *Le vocabulaire de Pascal*, p. 90.
- 87 ***Elle ne peut rendre sages les fous mais elle les rend heureux, à l'envi de la raison qui ne peut rendre ses amis que misérables, l'une les couvrant de gloire, l'autre de honte.***

- 88 *La raison qui ne peut rendre ses amis que misérables : ses amis*, entendre ceux de la raison.
- 89 *Que les rendre* a été barré et remplacé par *rendre ses amis que*, lors de la revue du premier jet.
- 90 Les deux Copies ont transcrit correctement *Elle ne peut rendre sages les fous, Mais elle les rend heureux* ; mais dans la première, le mot *heureux* est barré et remplacé par le mot *contants*, écrit au-dessus de la ligne par une main différente ; Faugère suppose que ce changement a été fait par Arnauld.
- 91 Après le mot *honte* se trouve une petite croix, qui peut être une marque d'insertion, mais aucun ajout ne lui correspond.
- 92 ***Qui dispense la réputation, qui donne le respect et la vénération aux personnes, aux ouvrages, aux lois, aux grands, sinon cette faculté imaginante ? Combien toutes les richesses de la terre insuffisantes sans son consentement.***
- 93 Première rédaction : voir MAEDA, *Commentaire*, II, p. 13 sq. et p. 41 sq.
- 94 Premier jet (restitution Maeda) :
- Qui dispense la reputation, qui donne le respect Et la veneration, aux personnes, aux ouvrages, aux lois, [aux religions], aux grands, sinon cette faculté Imaginante [Quel pouvoir exerce elle sur les ames sur les corps, combien [de maladies guairies, combien de santes alterées] de malades luy sont redevables de leur santé, et combien de sains de leurs maladies], combien [de >richesses< inutiles a celui qui s imagine n en avoir pas assez] Toutes les richesses de la terre insuffisantes sans son consentement [Je n ai] d ou vient que le plus grave hom]
- 95 Les deux Copies transcrivent *aux lois*, alors que l'édition de Port-Royal supprime ces mots.
- 96 L'ordre des corrections est le suivant.
- 97 Premier jet :
- Quel pouvoir exerce elle sur les âmes sur les corps, combien de maladies guairies, combien de santés altérées, combien de richesses inutiles à celui qui s'imagine n'en avoir pas assez. ~~Je n ai ds ou vient que le plus grave hom.~~
- 98 Le premier jet en marge contient une accumulation de *combien*.
- 99 En marge a ensuite été ajouté : (*combien*) *de malades lui sont redevables et combien de sains de leur santé, Et combien de leurs maladies.*
- 100 Le texte devient donc :
- Quel pouvoir exerce elle sur les âmes sur les corps, combien ~~de maladies guairies, combien de santés altérées~~, de malades lui sont redevables de leur santé, Et combien de sains de leurs maladies, combien de richesses inutiles à celui qui s'imagine n'en avoir pas assez.
- Puis est supprimée la longue expansion : « Quel pouvoir exerce-t-elle sur les âmes, sur les corps, combien de maladies guéries [combien de malades lui sont redevables de leur santé], combien de santés altérées [et combien de sains de leurs maladies], combien de richesses inutiles à celui qui s'imagine n'en avoir pas assez. »
- ~~Quel pouvoir exerce elle sur les âmes sur les corps, combien de maladies guairies, combien de santés altérées, de malades lui sont redevables de leur santé, Et combien de leurs maladies, combien de richesses inutiles à celui qui s'imagine n'en avoir pas assez.~~
- Quel pouvoir exerce elle sur les âmes sur les corps, combien de maladies guairies, combien de santés altérées, de malades lui sont redevables de leur santé, Et combien de leurs maladies, combien de richesses inutiles à celui qui s'imagine n'en avoir pas assez.

- 101 Ce développement supprimé est remplacé par cette seule formule : « toutes les richesses de la terre insuffisantes sans son consentement », c'est-à-dire qu'on passe d'une hyperbole par entassement à une hyperbole d'intensité.
- 102 État final :
- Quel pouvoir exerce elle sur les âmes sur les corps, combien de maladies guairies, combien de santés altérées, de malades lui sont redevables de leur santé, Et combien de leurs maladies, combien de Toutes les richesses inutiles à celui qui s' imagine n'en avoir pas assez. De la terre Insuffisantes sans son consentement.
- 103 Mais Pascal oublie de barrer un *combien*, en bout de ligne, qui gêne les éditeurs. Au cours du processus de correction, le « combien » est maintenu dans la Copie, et les éditeurs, qui se sentent obligés de le maintenir, doivent effectuer une autre intervention grammaticale pour sauver le texte.

Sel.78 - Imagination



Pascal oublie de barrer un *combien*, en bout de ligne, qui gêne les éditeurs.

BNF

- 104 Noter que selon Maeda, sur le manuscrit, le *combien* est barré par un trait tiré en rature. Mais les deux Copies et l'édition de Port-Royal considèrent que le mot n'est pas rayé, ce qui donne pour texte *combien toutes les richesses de la terre insuffisantes sans son consentement*.
- 105 Port-Royal ajoute « sont-elles » et transforment la phrase en interrogative : « Combien toutes les richesses de la terre sont-elles insuffisantes sans son consentement ? » Havet rajoute *sont*, I, p. 32. Lafuma choisit, en revanche, de proposer une phrase affirmative : « Toutes les richesses de la terre [sont] insuffisantes sans son consentement. »
- 106 Faugère est le premier qui ait considéré le *combien* comme supprimé ; depuis, les éditeurs sont partagés sur ce point ; Molinier, Havet, Giraud, Sellier donnent le *combien* ; Brunschvicg, Tourneur, Lafuma et Le Guern le suppriment.
- 107 Y. Maeda indique que « aux religions », après « aux ouvrages, aux lois », a été barré trois fois, très soigneusement. Est-ce parce qu'il s'agirait d'une concession dangereuse ?
- 108 *Faculté imaginante* : dans la première Copie, on a d'abord transcrit correctement *cette faculté imaginante*, mais ensuite, une main étrangère a rayé ces mots pour écrire au-dessus *l'opinion des hommes* ; selon Faugère, Nicole serait l'auteur de cette retouche ; Cousin reproche à l'édition de Port-Royal de substituer *opinion* à *faculté imaginante*. Voir FERREYROLLES, *Les reines du monde*, p. 124. Pascal ne désigne jamais la coutume comme

une faculté ; en revanche, le mot revient deux fois pour l'imagination. Définition de Richelet : faculté de l'âme pour concevoir les choses sensibles.

- 109 ***Ne diriez-vous pas que ce magistrat dont la vieillesse vénérable impose le respect à tout un peuple...***
- 110 Voir la reconstitution de la composition de ce passage dans Y. MAEDA, *Commentaire*, II, p. 13-15 et 40-41. Le passage se trouve à la fois sur la p. 361 et sur la p. 362 du manuscrit.
- 111 *Par leur nature sans s'arrêter à...* se trouve en addition en haut à gauche de la p. 362 du manuscrit ; voir Y. MAEDA, *Commentaire*, II, p. 40-41.
- 112 *Le voilà prêt à l'ouïr avec un respect exemplaire* : ajout au moment de la retouche. Pascal a d'abord ajouté *le voilà prêt à l'ouïr avec tout le respect dont il est capable* ; il a surchargé *le par un*, et barré *dont il est capable*, qui est remplacé par *plein et sincère*, ce qui donne *le voilà prêt à l'ouïr avec un respect plein et sincère*. Pascal remplace enfin *plein et sincère* par *exemplaire*.
- 113 *Que le prédicateur ait la barbe mal faite* : après avoir écrit cette formule, Pascal corrige par *que le prédicateur monte en*, puis *que le prédicateur vienne à paraître*, le tout pendant le premier jet.
- 114 *Que son barbier l'ait mal rasé* : partie ajoutée lors du premier jet, au-dessus de la ligne, avec une marque d'insertion, que l'on trouve à droite du mot *bizarre*.
- 115 *Choses* a été remplacé par *vérités* au cours du premier jet.
- 116 Dans la marge de gauche se trouve un mot isolé qui peut être *éveillé*, et qui doit être le début d'un ajout oublié ou abandonné par Pascal.
- 117 *Que le prédicateur vienne à paraître* devient, dans les Copies, *que si le prédicateur vient à paraître*. *Si la nature lui ait donné* devient, dans les Copies, *si la nature lui a donné*.
- 118 COUSIN Victor, *Rapport à l'Académie*, in *Œuvres de M. Victor Cousin*, quatrième série, *Littérature*, tome I, Paris, Pagnerre, 1849, p. 173. Texte de Port-Royal. « Il semble que Port-Royal prenne à tâche d'amortir la vivacité naturelle du style de Pascal. Pascal ne peut pas écrire sans s'animer et éclater bientôt en tours énergiques ; il se met lui-même en scène. Port-Royal retourne contre lui sa maxime qu'il ne faut pas parler de soi-même, il efface la personnalité de Pascal, et ramène son langage incisif et animé à la manière de parler de tout le monde. »
- 119 *Pensées*, éd. Havet, I, Delagrave, 1866, p. 45-46. Commentaire sur les modifications de l'édition de Port-Royal. Selon Havet, Port-Royal a eu peur de la verve ironique de Pascal. Voir les atténuations de l'édition de 1670, qui fait de ce passage un fragment à part. « Ne diriez-vous pas que ce Magistrat dont la vieillesse vénérable impose le respect à tout un peuple, se gouverne par une raison pure et sublime, et qu'il juge des choses par leur nature, sans s'arrêter aux vaines circonstances qui ne blessent que l'imagination des faibles ? Voyez-le entrer dans la place où il doit rendre la justice. La voilà prêt à ouïr avec une gravité exemplaire. Si l'Avocat vient à paraître, et que la nature lui ait donné une voix enrouée, et un tour de visage bizarre, que le barbier l'ait mal rasé, et que le hasard l'ait encore barbouillé, je parie la perte de la gravité du Magistrat. » Le magistrat ne va pas dans un sermon, mais « dans la place où doit rendre la justice », il ne voit pas un prédicateur, mais un « avocat » ; et il n'est plus question de « grandes vérités ». Port-Royal substitue une audience au sermon ; mais cela ne prouve pas assez : il n'y a rien d'extraordinaire à rire à l'audience, et un juge ne se contient pas

beaucoup pour cela. Mais Port-Royal a cru que l'original de Pascal prouvait trop et a reculé devant cette « verve d'ironie ».

- 120 *Barbouiller* : s'embarrasser dans son discours, perdre le fil de son discours ; c'est une question d'élocution.
- 121 *Je parie* : sanctionne une prévision, comme en physique, mais dans le style du monde, et en prenant le lecteur à témoin.
- 122 Noter les aspects de mise en scène. On observe le sénateur, et le sénateur observe le prédicateur : c'est la réaction du sénateur qui est significative. Mais c'est le prédicateur qui a un visage de farce. Construction de l'expérience : d'un côté, toutes les plus importantes raisons en faveur du succès du sermon (vieillesse vénérable du sénateur, raison et sérieux, préparation à la dévotion, ardeur de la charité, etc.) ; de l'autre côté, trois causes insignifiantes : une voix enrouée (ouïe) ; un visage bizarre, une barbe mal rasée et un aspect barbouillé. Le paradoxe qui en résulte est symptomatique de la vanité humaine, par la disproportion en ce que plusieurs grandes raisons additionnées n'arrivent pas à contre-peser quelques causes insignifiantes.
- 123 Paradoxe : on a dans ce cas un *usage raisonné de l'imagination*, dans un texte qui en dénonce l'usage trompeur.
- 124 ***Le plus grand philosophe du monde sur une planche plus large qu'il ne faut, s'il y a au-dessous un précipice, quoique sa raison le convainque de sa sûreté, son imagination prévaudra. Plusieurs n'en sauraient soutenir la pensée sans pâlir et suer.***
- 125 Première rédaction : « sur une planche plus large que le chemin qu'il occupe à son ordinaire, quelque sûrement soutenue qu'elle soit... » Pascal a cherché à donner la plus grande concision à l'exemple qu'il emprunte à Montaigne ; il corrige en remplaçant par *qu'il ne faut* l'expression *que le chemin qu'il occupe en marchant à son ordinaire* ; la précision quelque *sûrement qu'elle soit* disparaît. Noter que l'expression *que le chemin qu'il occupe en marchant à son ordinaire* a ceci d'intéressant qu'elle implique une comparaison avec la conduite ordinaire des hommes, qu'on retrouve ailleurs, par exemple dans l'argument du pari et dans la doctrine des partis.
- 126 *Je mets en fait que* disparaît aussi. Expression qui se trouve dans Sel. 646. Intérêt de la suppression d'une formule à la première personne.
- 127 Renvoi à Sel. 134 et Sel. 170.
- 128 Le caractère d'expérience concrète a dû retenir l'attention de Pascal dans MONTAIGNE, *Essais*, II, 12. L'éd. Ferreyrolles ne reproduit pas la remarque que Pascal reprend presque textuellement : « Il y en a qui n'en peuvent pas seulement porter la pensée ».
- 129 CROQUETTE, *Pascal et Montaigne*, p. 137.
- 130 MESNARD Jean, *La culture au XVII^e siècle*, p. 90. Rapport entre le texte de Montaigne et celui de Pascal.
- 131 LE GUERN, *L'image dans l'œuvre de Pascal*, p. 89-91. Présentation d'une expérience ; données poussées à la limite, pas de description psychologique. Seule est soulignée l'opposition entre imagination et raison. À la fin les effets sont pris, non sur l'expérience réelle, mais sur l'expérience imaginée, ce qui renforce la conclusion.
- 132 Le Guern insiste sur l'anacoluthie *son imagination*, sans préciser qu'elle résulte de la suppression de *je mets en fait que...*

- 133 Outre les références à Thomas d'Aquin et Avicenne dans l'éd. Ferreyrolles, on peut renvoyer à Sénèque, *De ira*, II, 2.
- 134 ***Je ne veux pas rapporter tous ses effets ; qui ne sait que la vue des chats, des rats, l'écrasement d'un charbon, etc. emportent la raison hors des gonds. Le ton de voix impose aux plus sages et change un discours et un poème de force.***
- 135 Ce passage n'est pas du premier jet, sauf pour la première phrase : la suite a été écrite dans la marge de droite.
- 136 Pascal a d'abord écrit les deux premières propositions du texte qui suit ; puis il a dans un second temps écrit une longue note marginale en indiquant par une croix après le mot effets la place de l'insertion, peut-être plus en fonction de l'espace disponible que du sens. Il en résulte une certaine incohérence dans le jeu des personnes. Havet est le seul éditeur à n'avoir pas inséré l'ajout entre les deux propositions, mais comme il le place avant elles, le résultat n'est pas bien plus clair. La version proposée ci-dessous permet de retrouver la cohérence du texte.
- 137 *Je ne veux pas rapporter tous ses effets ; Je rapporterais presque toutes les actions des hommes qui ne branlent presque que par ses secousses qui ne sait que la vue des chats, des rats, l'écrasement d'un charbon, etc. emportent la raison hors des gonds. Le ton de voix impose aux plus sages et change un discours et un poème de force. L'affection ou la haine changent la justice de face. Et combien un avocat bien payé par avance trouve-t-il plus juste la cause qu'il plaide. Combien son geste hardi la fait-il paraître meilleure aux juges dupés par cette apparence. Car la raison a été obligée de céder, et la plus sage prend pour ses principes ceux que l'imagination des hommes a témérairement introduits en chaque lieu.*
- 138 Renvoi à Sel. 56 et 81.
- 139 Procédé de prétérition : tout ce qu'il dit, il a dit qu'il ne le dirait pas.
- 140 MONTAIGNE, *Essais*, II, 12 ; voir CROQUETTE, *Pascal et Montaigne*, p. 8, qui renvoie à ce passage, cité dans *Pensées*, éd. Lafuma, *Notes*, p. 12. Sur le pouvoir de transformation d'un poème par la prononciation.
- 141 FERREYROLLES Gérard, *Les reines du monde*, p. 142. Voir p. 156-157, pour la référence à Montaigne, mais aussi aux *Propos* d'Épictète, II, 22 : « bien souvent vos pensées vous mettent hors des gonds. »
- 142 L'énumération des causes de trouble est différente de celle de Montaigne ; il y a peut-être une note personnelle dans l'évocation du charbon. Gilberte rappelle que son frère usait d'un charbon pour dessiner des figures sur des carreaux. *Charbon* : voir le récit de Gilberte. Montaigne associe la craie au bruit. Le mot *Écrasement* est indéchiffrable sur le manuscrit ; il n'a dû être déchiffré qu'à l'aide de la Copie. L'écrasement est-il une sensation visuelle ou auditive ?
- 143 *Le ton de voix impose aux plus sages et change un discours et un poème de force* : une lecture romantique ou une coquille donne, dans l'édition Guersant, n° 98, *change un discours en un poème de force*.
- 144 *Le son d'une vis* : FERREYROLLES, *Les reines du monde*, p. 142. Passage rayé.
- 145 ***Et combien un avocat bien payé par avance trouve-t-il plus juste la cause qu'il plaide...***
- 146 Ce développement, pour la partie touchant l'avocat, n'est pas du premier jet ; on le trouve dans la marge du premier jet, à droite. L'addition s'achève à « à tout sens », et la

suite reprend dans le corps de la première rédaction, au milieu de la feuille. La partie barrée provient du premier jet.

- 147 MONTAIGNE, *Essais*, III, 4, *De la diversion*, éd. Garnier, II, p. 259 ; II, 12, passage est relevé par, *Pascal et Montaigne*, p. 8-9, mais non le premier, qui ne contient pas l'idée que l'avocat est bien payé.
- 148 ARNAULD, *Dissertation à la manière des géomètres*, p. 55-56. Un avocat qui parle avec confiance se fait écouter et croire, au moins tant qu'il parle.
- 149 VOLTAIRE, *Lettres philosophiques*, Dernières remarques, XXXV, éd. Naves, p. 285. « Je compterais plus sur le zèle d'un homme espérant une grande récompense que sur celui d'un homme l'ayant reçue. »
- 150 ***Plaisante raison qu'un vent manie et à tous sens.***
- 151 Un second verbe devait être coordonné à manie ; Pascal y a renoncé. C'est encore par une suppression que le texte gagne en expressivité.
- 152 ***Je rapporterais presque toutes les actions des hommes qui ne branlent presque que par ses secousses.***
- 153 Havet place l'insertion avant *Je rapporterai...* Chez Havet, *ses effets* signifie *les effets de la raison*.
- 154 Chez Pascal, de la manière dont est placé le signe d'insertion, il est question des *secousses de la raison*.
- 155 L'éditeur devrait pouvoir réintégrer à un autre endroit la partie en marge à droite.
- 156 ***Car la raison a été obligée de céder, et la plus sage prend pour ses principes ceux que l'imagination des hommes a témérairement introduits en chaque lieu.***
- 157 Renvoi à Sel. 455. Raison, sentiment et fantaisie.
- 158 ***(Qui voudrait ne suivre que la raison serait fou prouvé. Il faut, puisqu'il y a plu, travailler tout le jour pour des biens reconnus imaginaires et quand le sommeil nous a délassés des fatigues de notre raison il faut incontinent se lever en sursaut pour aller courir après les fumées et essayer les impressions de cette maîtresse du monde.)***
- 159 Pascal a d'abord écrit : *Qui voudrait ne suivre que la raison serait fou prouvé, puisqu'au jugement de la plus grande partie des hommes...* Ce début de phrase et toutes les corrections qu'il comporte est rayé.
- 160 *Qui voudrait ne suivre que la raison serait fou prouvé* : la phrase est omise par Sellier.
- 161 *Essayer les impressions* : la lecture est presque incontestable, mais on voit mal ce que cela veut dire. La première rédaction était « suivre les impressions » - formule dont le sens est plus actif.
- 162 COUSIN Victor, *Rapport à l'Académie*, in *Œuvres de M. Victor Cousin*, Quatrième série, *Littérature*, tome I, 1849, p. 245. Lit : « puisqu'il lui a plu », et interprète à *l'imagination*.
- 163 Renvoi à Sel. 164.
- 164 Renvoi à Sel. 653, qui présente le rêve comme une seconde réalité.
- 165 Pascal hésite en fait entre deux démonstrations incompatibles (ce qui explique peut-être la suppression globale du passage) : 1. La vie de l'homme, scandée par l'alternance des jours et des nuits, est un passage permanent entre la fausse raison (« la raison imaginaire ») et un délassement nocturne par le recours délibéré à l'imagination. Il s'agirait donc d'une sorte d'éloge du sommeil, qui met « dans un calme admirable » ; 2.

La confusion du rêve et de la veille : l'imagination, à travers les rêves, empêche le délassement.

- 166 Que sont exactement les « fumées », pour courir après lesquelles on se « lève en sursaut » ?
- les occupations diurnes, qui ne sont que convoitise de biens imaginaires ?
 - les illusions des rêves ?
- 167 Autrement dit, ce « lever en sursaut » est-il un lever réel, hors de son lit, ou un lever imaginaire, au sein même du rêve ?
- 168 ***(L'homme a bien eu raison d'allier ces deux puissances, quoique dans cette paix l'imagination ait bien amplement l'avantage, car dans la guerre elle l'a bien plus entier. Jamais la raison (ne surmonte) totalement l'imagination, (mais le) contraire est ordinaire.)***
- 169 Voir la restitution de Y. MAEDA, *Commentaire*, II, p. 41-42. Le texte initial est :
- L'homme a eu bien raison d'allier ces deux puissances
quoique dans cette paix l'imagination ait bien
amment l'avantage, car dans la guerre elle l'a bien plus
entier, la raison ne surmonte jamais tant l'imagination
au lieu que l'imagination démonte souvent la raison de
son siège.
- 170 Une première correction donne :
- ~~L'homme a eu bien raison d'allier ces deux puissances~~
quoique dans cette paix l'imagination ait bien
amment l'avantage, car dans la guerre elle l'a bien plus
jamais
entier, la raison ne surmonte jamais tant l'imagination
tout à fait
au lieu que l'imagination démonte souvent la raison de
son siège.
- 171 Puis :
- ~~L'homme a eu bien raison d'allier ces deux puissances~~
quoique dans cette paix l'imagination ait bien
amment l'avantage, car dans la guerre elle l'a bien plus
jamais
entier, la raison ne surmonte ~~jamais tant l'imagination~~
~~tout à fait~~
au lieu que l'imagination démonte souvent la raison de
~~son siège.~~
- 172 En marge figurent, barrés, des mots difficilement déchiffrables, parmi lesquels la formule *mais le contraire est ordinaire*.
- 173 À droite du mot *raison*, dans *la raison ne surmonte...*, figure une croix, à laquelle ne semble renvoyer aucun texte en marge.
- 174 Le trait vertical qui barre ces membres de phrase n'est pas différent de celui qui se trouve sur ce qui précède. La guerre des facultés se retrouve en Sel. 514, mais avec les passions au lieu de l'imagination.
- 175 Lafuma, Le Guern, Martineau conservent les deux développements barrés. Sellier ne garde que le premier. Pourquoi ?
- 176 ***Nos magistrats ont bien connu ce mystère. Leurs robes rouges, leurs hermines dont ils s'emmailotent en chaffourés, les palais où ils jugent, les fleurs de lys, tout cet appareil***

auguste était fort nécessaire, et si les médecins n'avaient des soutanes et des mules, et que les docteurs n'eussent des bonnets carrés et des robes trop amples de quatre parties, jamais ils n'auraient dupé le monde qui ne peut résister à cette montre si authentique. S'ils avaient la véritable justice, et si les médecins avaient le vrai art de guérir ils n'auraient que faire de bonnets carrés. La majesté de ces sciences serait assez vénérable d'elle-même, mais n'ayant que des sciences imaginaires il faut qu'ils prennent ces vains instruments qui frappent l'imagination à laquelle ils ont affaire et par là en effet ils s'attirent le respect.

177 *Les seuls gens de guerre ne se sont pas déguisés de la sorte parce qu'en effet leur part est plus essentielle. Ils s'établissent par la force, les autres par grimace.*

178 Ce passage a été très étoffé par rapport à la première rédaction.

Nos magistrats ont bien connu cela. Leurs robes rouges leurs hermines ~~toute leur chaffourure~~ dont ils s'emmailottent en Chaffourrez font trembler le peuple en qui l'imagination abonde. Ils ne peuvent pas croire qu'un homme qui n'a pas de soutane soit aussi grand médecin, les crocheteurs sont en habit court. Mais la pompe des Roy est encore plus V Estonnante. Ils ne se sont pas couverts d'habits extraordinaires pour paraître tels. Mais ils se sont accompagnés de gardes de troupes de balafrés ~~de force de troupes~~ Les trompettes et les tambours marchent au devant et des légions qui les ~~sui~~ environnent font trembler les plus fermes. Ils n'ont pas l'habit, seulement ils ont la force. Il faudrait avoir une raison ~~imaginati~~ bien épurée pour regarder comme un autre homme le grand Turc ~~dans~~ au milieu de son sérail ~~dans~~ de quarante mille janissaires.

179 Les additions se trouvent dans les marges de gauche et de droite. Après *chaffourés*, Pascal a d'abord écrit à droite ; après *authentique*, les éditeurs interrompent l'ajout de droite pour intégrer l'ajout de gauche et placent ce qui se trouve dans la marge de gauche, quoique l'on ne voie aucun signe de renvoi dans le manuscrit. Puis on reprend à droite avec *les seuls gens de guerre*.

180 Le renvoi à l'addition de droite est dans le texte ; mais il n'y a pas de marque de renvoi pour l'addition de gauche : *S'ils avaient la véritable justice, et si les médecins avaient le vrai art de guérir ils n'auraient que faire de bonnets carrés. La majesté de ces sciences serait assez vénérable d'elle-même, mais n'ayant que des sciences imaginaires il faut qu'ils prennent ces vains instruments qui frappent l'imagination à laquelle ils ont affaire et par là en effet ils s'attirent le respect.* Cette addition de gauche est mise à hauteur du passage barré, comme pour le remplacer. Mais l'absence de signe pose problème. Ce n'est que le rapport avec le corps du texte qui justifie l'insertion. C1 place en marge tout ce qui est en marge à gauche, de même que C2. Le copiste place tout ce paragraphe après *grimace*.

181 Le texte final est : « Nos magistrats ont bien connu ce mystère. Leurs robes rouges dont ils s'emmailotent en chats fourrés, les palais où ils jugent, les fleurs de lys, tout cet appareil auguste était fort nécessaire. Et si les médecins n'avaient des soutanes et des mules, et que les docteurs n'eussent des bonnets carrés et des robes trop amples de quatre parties, jamais ils n'auraient dupé le monde qui ne peut résister à cette montre si authentique. S'ils avaient la véritable justice et si les médecins avaient le vrai art de guérir, ils n'auraient que faire de bonnets carrés. La majesté de ces sciences serait assez

- vénéralable d'elle-même. Mais n'ayant que des sciences imaginaires, il faut qu'ils prennent ces vains instruments qui frappent l'imagination, à laquelle ils ont affaire. Et par là en effet ils s'attirent le respect.
- 182 Les seuls gens de guerre ne se sont pas déguisés de la sorte, parce qu'en effet leur part est plus essentielle. Ils s'établissent par la force, les autres par grimace. »
- 183 Mais les éditions Faugère et Molinier présentent ces passages dans des ordres différents. L'ordre de Sellier conforme à C1.
- 184 Sur ce passage, voir CROQUETTE, *Pascal et Montaigne*, p. 9 sq. Renvois à *Essais*, III, 2 ; III, 8, éd. Garnier II, p. 366 ; III, 8.
- 185 Les *bonnets carrés* : MONTAIGNE, *Essais*, I, XXIII, éd. Garnier, I, p. 124. Le bonnet carré est porté par les gens d'Église, de justice et les professeurs ; par les docteurs en général. Pascal mentionne ces bonnets dans Sel. 650. « Quand la force attaque la grimace, quand un simple soldat prend le bonnet carré d'un premier président, et le fait voler par la fenêtre. »
- 186 CYRANO DE BERGERAC, *Les États et empires de la Lune*, éd. Alcover, p. 77. « Voyez-vous, me dit-il, à moins de porter un bonnet carré, un chaperon ou un soutane, quoi que vous puissiez dire de beau, s'il est contre [les principes] de ces docteurs de drap, vous êtes un idiot, un fou ou un athée. On m'a voulu mettre à mon pays à l'Inquisition pour ce qu'à la barbe des pédants aheurtés j'avais soutenu qu'il y avait du vide dans la nature et que je ne connaissais point de matière au monde plus pesante l'une que l'autre. »
- 187 Sel. 121, sur le chancelier revêtu d'ornements parce que son poste est faux, tout comme celui des juges, des médecins, alors que le roi n'a que faire de l'imagination.
- 188 FERREYROLLES Gérard, *Les reines du monde*, p. 143 sq. Tradition sur l'imagination et la médecine. Nécessité de la manipulation dans la politique : p. 149 sq.
- 189 *De quatre parties* : des 4/5, selon Sellier-Ferreyrolles.
- 190 Même type de raisonnement dans Sel. 94.
- 191 ***C'est ainsi que nos rois n'ont pas recherché ces déguisements...***
- 192 *Hallebardes* : lecture de Sellier, Tourneur, depuis Condorcet. Lafuma lit d'abord *balestrier*, puis *balafrés*, mais avec un point d'interrogation. Le Guern et Kaplan lisent *balourds*.
- 193 *Couverts a précédé masqués*.
- 194 *Ces troupes armées* : Sellier donne *troupes*. L'édition Havet, suivie par celle de Le Guern, *Pensées*, I, p. 257, donne *trognes*. Le Guern note que le manuscrit porte *troignes*, et que, si l'on donne *troupes*, le mot *armées* devient inutile (Ce n'est pas évident : une troupe peut fort bien ne pas se trouver sous les armes). Havet explique la leçon *trognes* comme suit, éd. 1866, p. 46 : « dans cette trivialité de génie, on sent à plein le mépris qu'inspire la force brutale à une intelligence supérieure enfermée dans un corps frêle ? Ces satellites ne sont pas des hommes, ce sont des *trognes* qui ont des mains. Ce mot exprime une grosse face rébarbative. »
- 195 Dans le premier jet, le roi apparaît avant ses gardes, dans le texte final, les gens de guerre avant le roi.
- 196 *Il faudrait avoir une raison bien épurée pour regarder comme un autre homme le grand seigneur environné dans son superbe sérail de quarante mille janissaires*. Voir la reconstitution de Y. Maeda : Pascal aurait d'abord écrit *Il faudrait avoir une imagination bien épurée...*, le mot

imagination se trouvant en début de ligne ; puis il aurait barré *imagination* et écrit *raison* à l'extrémité droite de la ligne précédente. La 1^{ère} rédaction : « il faudrait avoir une imagination bien épurée » est ainsi devenue « il faudrait avoir une raison bien épurée ». On constate, à travers cette correction, une certaine équivalence paradoxale, dans tout le développement, entre « raison » et « imagination ».

- 197 Le *grand seigneur* remplace le *Grand Turc*. C'est le terme officiel.
- 198 Le développement sur les soldats et les rois a disparu de l'édition de Port-Royal. Voir ce qu'en dit Havet, éd. des *Pensées*, Delagrave, 1866, t. 1, p. 46.
- 199 Sel. 59. Le roi accompagné de gardes. On finit par le croire toujours respectable. Un roi nu force tout de même le respect. Ici, il s'agit de l'autorité que donne la force. Le chancelier ne dérive son autorité que du roi.
- 200 FERREYROLLES Gérard, *Les reines du monde*, p. 142, n. 9, renvoie à LUCRÈCE, *De natura rerum*, II, v. 323-330. « Quand des légions nombreuses emplissent de leur course l'emplacement du Champ de Mars, et nous donnent une image de la guerre, là l'éclat des armes s'élève jusqu'au ciel, toute la terre à l'entour s'illumine de leurs reflets, le pas robuste des hommes fait résonner le sol, et l'écho des monts émus par leurs clameurs rejette leurs voix jusqu'aux astres du ciel ; les cavaliers voltigent autour des armées, et soudain traversent la plaine qui tremble sous leur charge victorieuse. » Le roi peut se dispenser d'un habit de fonction. Alors que les autres n'ont que l'imagination, il a la force et l'imagination à la fois : p. 150. Dans le cas des magistrats, l'imagination est frappée par de vaines circonstances ; dans le cas du roi, elle est frappée par des circonstances effectives : p. 151.
- 201 Pascal d'accord avec les libertins sur le manque de réalité naturelle de l'autorité politique chez les rois. Hobbes dit aussi que le pouvoir du roi ne vient pas de Dieu.
- 202 ARNAULD et NICOLE, *La Logique*, I, X. Intention des personnes qui se font bâtir des demeures superbes. « Pourquoi croit-on que l'on charge les carrosses de ce grand nombre de laquais ? Ce n'est pas pour le service qu'on en tire, ils incommode plus qu'ils ne servent ; mais c'est pour exciter en passant dans ceux qui les voient, l'idée que c'est une personne de grande condition qui passe, et la vue de cette idée qu'ils s'imaginent que l'on formera en voyant ces carrosses, satisfait la vanité de ceux à qui ils appartiennent. »
- 203 Ce qui disparaît, c'est le peuple, qui apparaît trois fois dans le premier jet (*peuple, ils, crocheteurs*), mais n'est plus là dans le texte final. Le peuple est remplacé par le monde, ce qui est plus juste ici, car l'imagination n'est pas propre au peuple, elle est universelle. Pascal fait la différence entre le peuple et le monde, à d'autres occasions. Au peuple, il ne faut pas dire que la loi n'est pas juste. Aux autres on peut le dire - puisque Pascal l'écrit ! -, en ajoutant qu'on suit la loi parce qu'elle est loi : Sel. 454, « Montaigne a tort ... mais le peuple la suit par cette seule raison qu'il la croit juste... mais le peuple n'est pas susceptible de cette doctrine ... ».
- 204 Sur la coutume, la raison peut encore quelque chose, donc le peuple et les gens cultivés ne sont pas sur le même plan. En revanche pour l'imagination, tout le monde est logé à la même enseigne, bruit d'un bourdon, passerelle pour le philosophe, grincement, rat, ton de voix qui en impose aux plus sages, le magistrat qui se met à rire etc. ; donc *font trembler le peuple en qui l'imagination abonde* est remplacé avantageusement par *jamais ils n'auraient dupé le monde*.

- 205 Les *crocheteurs* du premier jet sont d'ailleurs là plutôt pour l'imagination qu'ils ne suscitent pas chez les autres - leur habit court - que pour leur propre imagination. Le statut de l'imagination change abruptement dans le cours de la phrase. Il renvoie à une imagination subie, *crocheteurs* à l'impossibilité de la susciter. Être la proie de l'imagination est le fait de tout le monde ; susciter l'imagination, non : les *crocheteurs*, le roi et les gens de guerre sont exclus, pas pour les mêmes raisons. Les *crocheteurs* parce que c'est impossible, les autres parce que c'est inutile. Le roi, qui a la force, et les gens de guerre, qui sont la force, n'ont pas à recourir à la grimace.
- 206 ***Nous ne pouvons pas seulement voir un avocat en soutane et le bonnet en tête sans une opinion avantageuse de sa suffisance.***
- 207 Premier jet : Nous ne pouvons pas seult. Voir un avocat le bonnet en soutane et le bonnet en tête dans une prévent opinion de science de suffisance.
- 208 *Opinion* : le mot remplace *prévention*, qui n'a pas été achevé.
- 209 *Suffisance* : habileté. Voir CROQUETTE, *Pascal et Montaigne*, p. 9, et LE GUERN Michel, *L'image dans l'œuvre de Pascal*, p. 91. Comparaison avec MONTAIGNE, *Essais*, III, 8. Le passage de science à suffisance. Ce genre de contexte autorise le passage au sens moderne de suffisance.
- 210 *Bonnet* : est-ce le bonnet carré ? Le mot est-il strictement réservé à une fonction ?
- 211 ***L'imagination dispose de tout ; elle fait la beauté, la justice et le bonheur qui est le tout du monde.***
- 212 *Bien* est remplacé par *bonheur*. Confusion immédiate du bien comme valeur au bonheur ; c'est assez augustinien. Voir plus haut : l'imagination a ses heureux.
- 213 *Beau, juste, bien*, ce sont les valeurs de la philosophie antique.
- 214 ***Je voudrais de bon cœur voir le livre italien dont je ne connais que le titre, qui vaut lui seul bien des livres, dell'opinone regina del mondo. J'y souscris sans le connaître, sauf le mal s'il y en a.***
- 215 Tout le texte d'*Imagination* résumé en quatre mots. Voir la fin de la *Lettre à Carcavy* et de la *Provinciale XVI* : c'est le cas extrême, où le titre suffit à résumer le livre.
- 216 Sel. 463. « La force est la reine du monde, et non pas l'opinion. Mais l'opinion est celle qui use de la force. C'est la force qui fait l'opinion (...) »
- 217 VOISINE Jacques, « Un mystérieux titre italien cité par Pascal », *XVII^e siècle*, 74, 1967, p. 65. Souvenir peut-être de SBARRA Francesco, *La forza dell'opinione*, 1658.
- 218 Le Guern et Lafuma signalent, d'après Dedieu, *Pensées*, 1937, que l'*Éloge de la folie* d'Érasme porte ces mots en épigraphe. Mais il n'y aurait pas de raison de citer Érasme en italien. On suggère de chercher du côté de Pic de la Mirandole, peut-être un titre de chapitre.
- 219 *J'y souscris* : allusion au problème de la signature, notamment pour le Formulaire. Souscrire, c'est reprendre à son compte ce qui est affirmé dans le texte auquel on souscrit. Arnauld a expliqué le sens de la signature dans son opuscule *De la signature*.
- 220 ***Voilà à peu près les effets de cette faculté trompeuse qui semble nous être donnée exprès pour nous induire à une erreur nécessaire. Nous en avons bien d'autres principes.***
- 221 Pascal a d'abord écrit *la Natu(re)*, puis a écrit *Effets*. Un tiret transforme *la* en *les*.

- 222 *Les impressions anciennes ne sont pas seules capables de nous abuser, les charmes de la nouveauté ont le même pouvoir. De là vient toute la dispute des hommes qui se reprochent ou de suivre leurs fausses impressions de l'enfance, ou de courir témérairement après les nouvelles. Qui tient le juste milieu, qu'il paraisse et qu'il le prouve. Il n'y a principe, quelque naturel qu'il puisse être, (qu'on ne), même depuis l'enfance, fasse passer pour une fausse impression soit de l'instruction, soit des sens.*
- 223 De là vient toute la dispute : certaines éditions corrigent le nom, d'autres le verbe. Dans C1, le copiste écrit *vient*, et puis met tout au pluriel.
- 224 Ce n'est pas forcément un point d'interrogation qui a été barré. L'édition Sellier donne : *Qui tient le juste milieu ? Qu'il paraisse et qu'il le prouve.* En fait, il n'y a aucune structure interrogative.
- 225 *Qu'on ne* : barré, pour introduire une précision (« même depuis l'enfance »). Pascal omet de réécrire ensuite la locution, indispensable à la construction de la phrase.
- 226 *Parce, dit-on, que vous avez cru dès l'enfance qu'un coffre était vide, lorsque vous n'y voyiez rien, vous avez cru le vide possible. C'est une illusion de vos sens, fortifiée par la coutume, qu'il faut que la science corrige. Et les autres disent, parce qu'on vous a dit dans l'école qu'il n'y a point de vide, on a corrompu votre sens commun, qui le comprenait si nettement avant cette mauvaise impression, qu'il faut corriger en recourant à votre première nature. Qui a donc trompé ? Les sens ou l'instruction ?*
- 227 Voir la reconstitution de Maeda, sur la manière de Pascal de créer des antithèses.
- 228 *Parce, dit-on, que vous avez cru voir des coffres vides* : première rédaction. Pascal écrit d'abord : « parce dit on que Vous avez Cru Voir des Cofres Vuides lorsque... » ; puis : « parce dit on que Vous avez Cru des l enfance qu Un cofre estoit Vides lorsque... ». Tourneur croit voir un « que » ajouté avant « des l'enfance » ; il est introuvable dans le manuscrit. Pascal supprime le *voir*, parce que les sens ne trompent pas. Et on ne se trompe que quand on juge.
- 229 *C'est une illusion de vos sens, fortifiée par la coutume, qu'il faut que la science corrige* : Maeda et Tourneur sont d'accord pour estimer que *qu'il faut que la science corrige* est rajouté (pour Maeda, il s'agit d'un ajout de « deuxième jet »).
- 230 Intérêt de ces deux ajouts : Pascal veut établir un parallélisme rigoureux entre la formulation des deux opinions contraires (possibilité du vide, inexistence du vide) : c'est pourquoi il ajoute dans un deuxième temps *dès l'enfance* qui répond à *dans l'école* (les deux compléments indiquent l'origine temporelle du jugement), et *qu'il faut que la science corrige* qui répond à *qu'il faut corriger en recourant à votre première nature*.
- 231 ... *qu'il faut corriger en recourant à votre première nature* : a la nature devient a *Votre première nature*. Plus haut, on parlait de la *seconde nature* que l'imagination a créée en l'homme. Ce n'est pas la distinction des deux natures séparées par le péché originel. La *première nature* de l'homme est strictement ce qui s'oppose à la *coutume* (seconde nature), mentionnée à la ligne 3. Le rapport qu'entretiennent *première nature* et *coutume* est celui du fragment Sel. 159 : « [l]a coutume est une seconde nature, qui détruit la première ». Le même fragment enseigne le caractère illusoire de la *première nature* : « Mais qu'est-ce que nature ? Pourquoi la coutume n'est-elle pas naturelle ? / J'ai bien peur que cette nature ne soit elle-même qu'une première coutume, comme la coutume est une seconde nature ». Par conséquent, le renvoi, par les locuteurs de la phrase (« les autres disent ») à une « première nature » qui pour Pascal n'existe pas (ou, du moins, est irrémédiablement perdue) indique que ces locuteurs inconnus, s'ils ont raison de

croire à l'existence du vide, errent autant que les contempteurs du vide, qui les premiers ont pris la parole : nous assistons bien à une confrontation d'erreurs contraires. Ou, pour préciser, et pour reprendre la distinction faite par L. Thirouin à partir du fragment Sel.126 (« Raison des effets, un bilan sémantique », *Courrier du CIBP*, n° 20, 1998), nous pourrions dire que les seconds interlocuteurs, qui croient au vide, occupent certes le *lieu* de la vérité, mais non le *point* de la vérité (leur jugement est raisonnable, mais fondé sur des bases erronées). Les premiers, qui croient le vide impossible, n'occupent ni le lieu, ni, *a fortiori*, le point de la vérité.

- 232 *Coffre*. Ce n'est pas un instrument scientifique. Mais le discours tout entier est ici infra-scientifique. L'idée du coffre est reprise dans la *Logique* de Port-Royal.
- 233 *Qui a donc trompé ? Les sens ou l'instruction ?* Ce qui est barré sur le manuscrit, semble être *des sens* (le *d* est très reconnaissable), qui est écrit dans l'interligne. Pascal a rétabli l'article défini au lieu du partitif comme le voulait la correction syntaxique.
- 234 Tourneur ne précise pas ce que remplace *les sens*, et Maeda considère que Pascal a récrit la même chose, pour plus de lisibilité sans doute.
- 235 ***Nous avons un autre principe d'erreur : les maladies. Elles nous gâtent le jugement et le sens. Et si les grandes l'altèrent sensiblement, je ne doute pas que les petites n'y fassent impression à leur proportion.***
- 236 Barré en fin de ligne : *l'égal*. Maeda et Tourneur lisent tous les deux *Si l'ep* sous la rature. C'est douteux : quel mot peut commencer ainsi ? *L'Epl*, n'a guère de sens. On peut proposer plutôt pour *Si l'egal* pour *Si l'égalité*. En tout cas, il s'agit d'une rature de premier jet.
- 237 Voir dans OC IV, éd. J. Mesnard, 1469 sq., le dossier sur la maladie de Pascal.
- 238 ***Notre propre intérêt est encore un merveilleux instrument pour nous crever les yeux agréablement. Il n'est pas permis au plus équitable homme du monde d'être juge en sa cause. J'en sais qui, pour ne pas tomber dans cet amour-propre, ont été les plus injustes du monde à contre biais. Le moyen sûr de perdre une affaire toute juste était de la leur faire recommander par leurs proches parents.***
- 239 LA BRUYÈRE, *Caractères, De quelques usages*, 45. « Il se trouve des juges auprès de qui la faveur, l'autorité, les droits de l'amitié et de l'alliance nuisent à une bonne cause, et qu'une trop grande affectation de passer pour incorruptibles expose à être injustes. »
- 240 *Le moyen sûr de perdre une affaire toute juste était de la leur faire recommander par leurs proches parents* : certains commentateurs ont pensé que Pascal faisait ici une allusion à son père.
- 241 ***La justice et la vérité sont deux pointes si subtiles que nos instruments sont trop mousses pour y toucher exactement. S'ils y arrivent ils en écachent la pointe et appuient tout autour plus sur le faux que sur le vrai.***
- 242 *Trop mousses* : voir *Pensées*, éd. Havet, I, Delagrave, 1866, p. 35 et p. 46, donne nos *instruments sont trop émoussés* ; mais le mot *mousses* semble bien lisible sur le manuscrit. Havet renvoie à la première *Provinciale* : « La différence qui est entre nous est si subtile, qu'à peine pouvons-nous la marquer nous-mêmes ; vous auriez trop de difficulté à l'entendre. » Voir aussi la troisième *Provinciale* : « Pour nous, qui n'approfondissons pas tant les choses, tenons-nous en repos sur le tout. Voulons-nous être plus savants que nos maîtres ? N'entreprenons pas plus qu'eux. Nous nous égarerions dans cette recherche. Il ne faudrait rien pour rendre cette censure hérétique. Il n'y a qu'un point

imperceptible entre cette proposition et la foi. La distance en est si insensible, que j'ai eu peur, en ne la voyant pas, de me rendre contraire aux docteurs de l'Église, pour me rendre trop conforme aux docteurs de Sorbonne ; et, dans cette crainte, j'ai jugé nécessaire de consulter un de ceux qui, par politique, furent neutres dans la première question, pour apprendre de lui la chose véritablement. »

243 *(L'homme est donc si heureusement fabriqué qu'il n'a aucun principe juste du vrai, et plusieurs excellents du faux. Voyons maintenant combien.*

244 *Mais la plus plaisante cause de ses erreurs est la guerre qui est entre les sens et la raison.)*

245 COUSIN Victor, *Rapport à l'Académie*, in *Œuvres de M. Victor Cousin*, éd. cit., p. 245 sq.

246 *L'homme n'est qu'un sujet plein d'erreur naturelle, et ineffaçable sans la grâce. Rien ne lui montre la vérité. Tout l'abuse. Ces deux principes de vérité, la raison et les sens, outre qu'ils manquent chacun de sincérité, s'abusent réciproquement l'un l'autre ; les sens abusent la raison par de fausses apparences. Et cette même piperie qu'ils apportent à l'âme, ils la reçoivent d'elle à leur tour ; elle s'en revanche. Les passions de l'âme les troublent et leur font des impressions fausses. Ils mentent et se trompent à l'envi.*

247 *Mais outre cette erreur qui vient par accident et par le manque d'intelligence entre ces facultés hétérogènes...*

248 Ce fragment apparaît dans l'édition Lafuma sous le n° 45.

249 Le conflit né de l'action réciproque des facultés fait l'objet de nombreuses réflexions parmi les philosophes ; mais ils ne considèrent pas toujours les mêmes facultés.

Action réciproque des sens et de la raison

250 MONTAIGNE, *Essais*, II, 12. « Cette même piperie que les sens apportent à notre entendement, ils la reçoivent à leur tour. Notre âme parfois s'en revanche ; ils mentent et se trompent à l'envi. » Voir CROQUETTE, *Pascal et Montaigne*, p. 10-11, renvoie à *Essais*, II, 12.

251 CHARRON, *De la sagesse*, éd. Negroni, I, 10, p. 112 sq. Sur la manière dont les sens trompent la raison. Tromperie mutuelle. Dans le cas de la tromperie par les sens, Charron, cite des exemples (saignée, cautérisation) ; dans le cas de la tromperie par l'entendement, il mentionne la colère, l'amour, les passions, qui font voir les choses autres qu'elles ne sont. Que l'esprit, empêché ailleurs, fait souvent que les sens ne perçoivent pas. Diversité de jugement entre sens et raison.

252 GASSENDI, *Exercitationes*, éd. Rochot, p. 392. Il en résulte que la raison ne peut rectifier l'imagination et le sens externe. S'il peut y avoir une erreur des sens, elle ne sera pas corrigée par la réflexion de la raison.

Action réciproque des sens et de l'imagination

253 DESCARTES, *Regulae*, XII, éd. Alquié I, p. 141 sq., AT X, p. 416 sq. Action réciproque des sens et de l'imagination.

254 *(Il faut commencer par là le chapitre des puissances trompeuses.)*

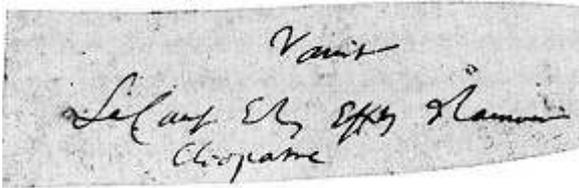
255 MEURILLON Christian, « La notion de commencement dans les *Pensées* », *Op. cit.*, 2, nov. 1993, p. 64.

- 256 L'édition Brunschvicg dissocie les deux fragments Br. 82 et Br. 83. Une note indique : « Ce fragment suit immédiatement dans le manuscrit le fragment qui le précède. Pascal est amené par le cours de son développement à des conclusions importantes qu'il se proposait de mieux mettre en lumière, en en faisant le début de son chapitre. La transposition pourrait être faite, comme le demande M. Michaut, mais dans une restauration de l'Apologie, non dans une édition des fragments posthumes ». Le fragment Br. 83 commence comme suit par la mention marginale en italique : « *Il faut commencer par là le chapitre des puissances trompeuses. L'homme n'est qu'un sujet plein d'erreur, naturelle et ineffaçable sans la grâce. (...)* ».

Sel. 79

Vanité.
La cause et les effets de l'amour.
Cléopâtre.

Sel.79



Vanité.
La cause et les effets de l'amour.
Cléopâtre.
BNF

- 257 Le trou d'effilure est visible au-dessus du mot *amour*. Il y en a un autre à gauche, au bord du *la* initial.
- 258 Ce fragment ne figure pas dans l'édition de Port-Royal.
- 259 Papier non identifié ; voir ERNST Pol, *Les Pensées de Pascal. Géologie et stratigraphie*, p. 292.
- 260 Selon Yoichi Maeda, *Cléopâtre* est une addition.

Fragments connexes

- 261 COUSIN Victor, *Rapport à l'Académie*, in *Œuvres de M. Victor Cousin*, Quatrième série, *Littérature*, tome I, Paris, Pagnerre, 1849, p. 242. Cousin, le premier à donner ce passage, propose d'articuler les trois fragments sur Cléopâtre.
- Sel. 228. « (Rien ne montre mieux la vanité des hommes que de considérer quelle cause et quels effets de l'amour, car tout l'univers en est changé. Le nez de Cléopâtre.) »
- Sel. 32. « Qui voudra connaître à plein la vanité de l'homme n'a qu'à considérer les causes et les effets de l'amour. La cause en est un je ne sais quoi. Corneille. Et les effets en sont effroyables. Ce je ne sais quoi, si peu de chose qu'on ne peut le reconnaître, remue toute la terre, les princes, les armées, le monde entier.
- Le nez de Cléopâtre s'il eût été plus court toute la face de la terre aurait changé. »
- 262 Sel. 756 propose une idée proche, mais dans un tout autre contexte :

« Que me servirait. »

« Abominables. »

« Singlin. »

« Tout nous peut être mortel, même les choses faites pour nous servir, comme dans la nature les murailles peuvent nous tuer et les degrés nous tuer si nous n'allons avec justesse. »

« Le moindre mouvement importe à toute la nature, la mer entière change pour une pierre. Ainsi dans la grâce la moindre action importe pour ses suites à tout ; donc tout est important. »

« En chaque action il faut regarder outre l'action, à notre état présent, passé, futur et des autres à quoi elle importe. Et voir les liaisons de toutes ces choses et lors on sera bien retenu. »

- 263 Havet, éd. des *Pensées*, 1866, I, p. 92-93, rétablit « l'enchaînement des idées » : si le nez de Cléopâtre avait été plus court, il l'aurait été trop, elle n'eût pas été aussi belle, et Antoine n'aurait pas abandonné Octavie pour elle, se brouillant ainsi avec Octave. Il se demande ensuite si cette brouille n'aurait pas infailliblement trouvé un autre prétexte, et si l'empire n'aurait pas de toute façon fini par tomber entre les mains d'un seul. Il renvoie à un « excellent morceau » de M. Deschanel, *Causeries de quinzaine*, 1861, p. 201-205.
- 264 Voir dans MESNARD Jean, *La Culture au XVII^e siècle*, P.U.F, Paris, 1992, l'étude sur le nez de Cléopâtre.
- 265 LAFUMA, « Les trois fragments de Pascal sur Cléopâtre », *XVII^e siècle*, 1962, 54-55, p. 54-57.
- 266 SHOKAWA, « Sur le « nez de Cléopâtre » » [juillet, 1994], in SHIOKAWA, Tetsuya, *Considérations sur Pascal - Recueil des articles choisis par l'auteur*, Tokyo, Librairie Iwanami, 2003.
- 267 MÉRÉ, *Discours, Des agréments*, éd. Boudhors, p. 46. Sur la beauté de Cléopâtre ; il insiste sur son esprit.
- 268 SUEMATSU, « Lire les *Pensées*. La relation binaire... », in *Études de langue...*, 46, 1985, p. 1 sq. Le nez de Cléopâtre, texte, sources, sujet. Sur le fait que le nez a une connotation ironique, et que le style noble eût exigé les yeux : p. 3, n. 6.
- 269 Le nez est au beau milieu du visage. Ce n'est vraiment pas un *je ne sais quoi*. Quelle est la place du nez dans l'éloge de la beauté féminine ? Il faudrait consulter les blasons poétiques du corps féminin. Y a-t-il une tradition historique ?
- 270 FERREYROLLES Gérard, *Les reines du monde*, p. 169. Pour montrer les conséquences destructrices de l'imagination dans le domaine sentimental, Épictète, *Propos*, I, 28, prend aussi un exemple antique, Hélène femme de Ménélas.
- 271 Sur l'effet-Cléopâtre, aujourd'hui appelé *effet papillon*, on peut lire NICOLIS, « Le climat peut-il basculer ? », *La recherche*, n° 232, sur l'ordre global du comportement météorologique, qui n'empêche pas sa variabilité : p. 584 sq. La variabilité atmosphérique a un caractère apériodique. Les effets n'y sont pas proportionnels aux causes : ce qui les rend impossibles à prévoir à long terme.

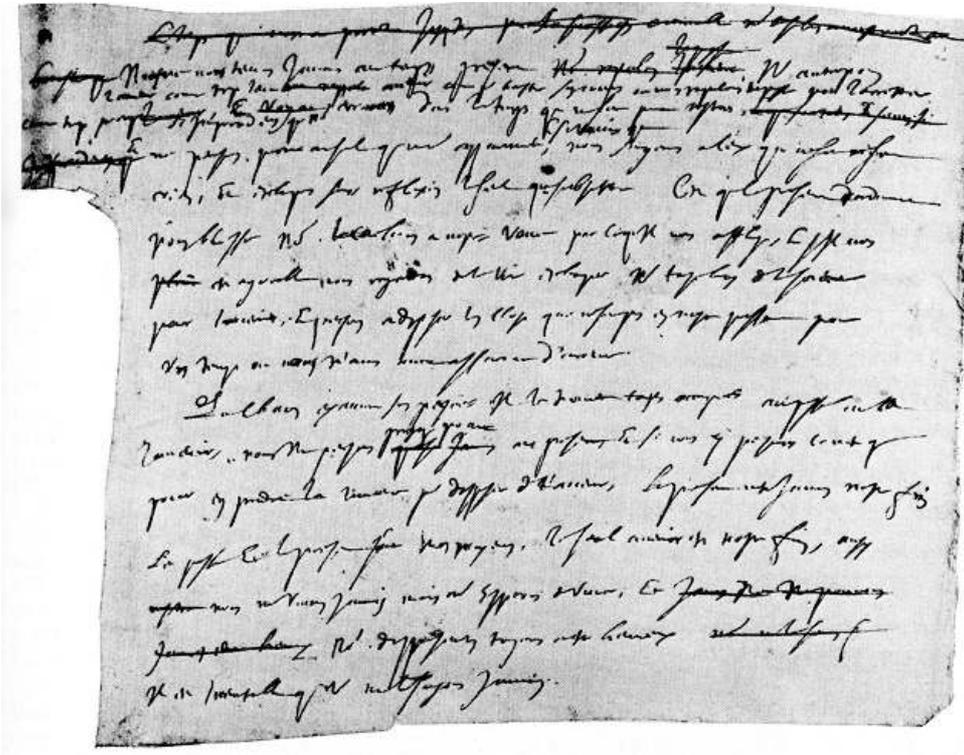
Sel. 80

« Nous ne nous tenons jamais au temps présent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent à venir, comme pour hâter son cours, ou nous rappelons le passé pour l'arrêter comme trop prompt, si imprudents que nous errons dans des temps qui ne sont point nôtres, et ne pensons point au seul qui nous appartient, et si vains que

nous songeons à ceux qui ne sont rien, et échappons sans réflexion le seul qui subsiste. C'est que le présent d'ordinaire nous blesse. Nous le cachons à notre vue parce qu'il nous afflige, et s'il nous est agréable nous regrettons de le voir échapper. Nous tâchons de le soutenir par l'avenir, et pensons à disposer les choses qui ne sont pas en notre puissance pour un temps où nous n'avons aucune assurance d'arriver. »

« Que chacun examine ses pensées. Il les trouvera toutes occupées au passé ou à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent, et si nous y pensons ce n'est que pour en prendre la lumière pour disposer de l'avenir. Le présent n'est jamais notre fin. Le passé et le présent sont nos moyens ; le seul avenir est notre fin. Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre, et, nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais. »

Sel.80

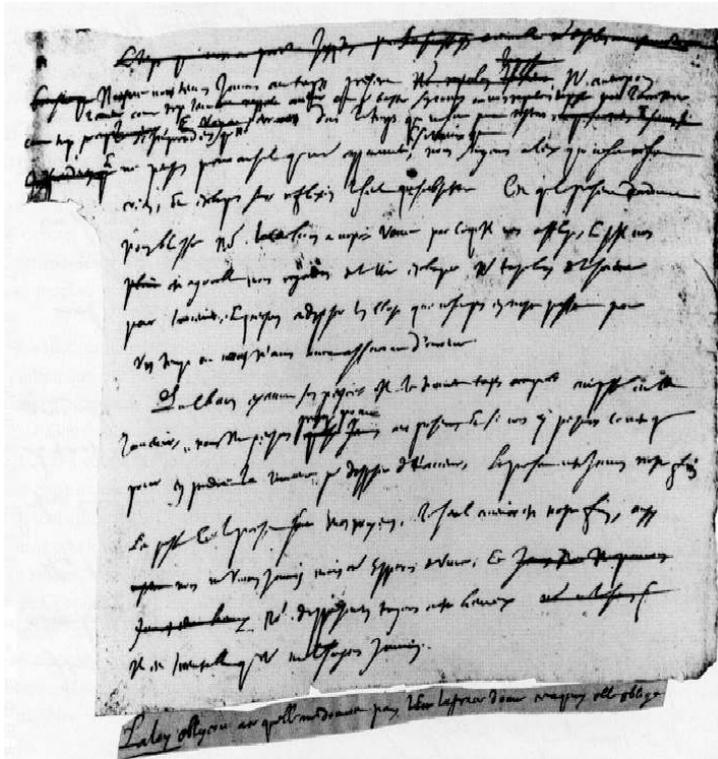


ERNST Pol, *Album*, II, p. 187.
Vanité, Laf. 47, Sel. 80.

- 272 Sellier donne le texte ci-dessus (en dehors de la partie barrée), conforme aux Copies (éd. Sellier et Ferreyrolles, p. 74), en dehors de la première phrase, qui est barrée sur le manuscrit : « Le temps qui nous a porté jusqu'ici par (la) sa succession continue nous a si bien accoutumés au branle que ». Tout le début du texte a été retravaillé, et tout une partie barrée. L'éd. Lafuma Luxembourg donne pour partie initiale barrée : « [Le temps qui nous a porté jusqu'ici par (la) sa succession continue nous a si bien accoutumés au branle que] Nous ne nous tenons jamais au temps présent... » Elle donne d'autre part un texte différent : « Nous ne nous tenons jamais au temps présent. Nous rappelons (l'avenir) le passé ; nous anticipons l'avenir comme trop lent à venir, comme pour hâter son cours, ou nous rappelons le passé pour l'arrêter comme trop prompt... » Mais *Nous rappelons le passé* est bien barré sur le manuscrit : il s'agit donc d'une erreur de transcription. L'Intégrale reproduit l'erreur.

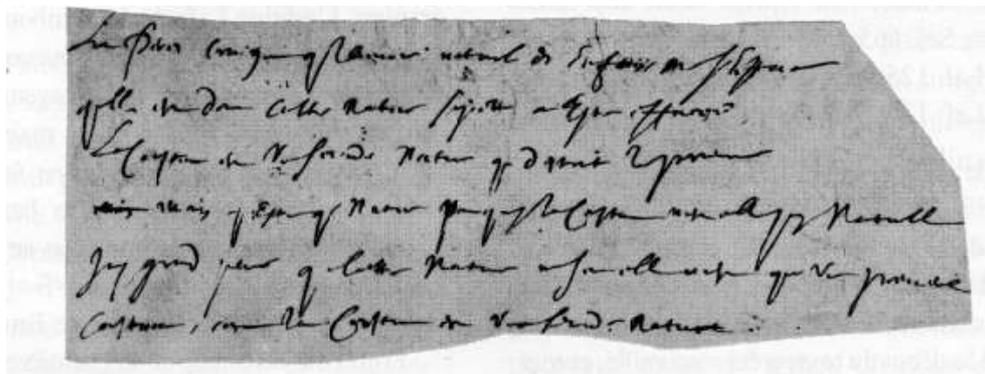
- 273 Il y a une différence dans la répartition des paragraphes. L'édition Lafuma Luxembourg passe à la ligne à *Le passé et le présent sont nos moyens* : « Le passé et le présent sont nos moyens ; le seul avenir est notre fin. Ainsi (*notre*) nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre, et (*jamais, nous ne pouvons jamais être heureux*) nous disposant toujours à être heureux (*nous ne le sommes*) il est inévitable que nous ne le soyons jamais. » La disposition de l'édition Sellier-Ferreyrolles (comme ci-dessus) est aussi la disposition de Brunschvicg Br. 172.
- 274 Problème du statut de la première ligne. La première phrase est cohérente. Ce n'est en réalité pas le temps qui est responsable de quoi que ce soit. C'est la corruption qui est responsable.
- 275 Si imprudents que nous errons dans les temps, ou des temps ?
- 276 COUSIN Victor, *Rapport à l'Académie*, in *Œuvres de M. Victor Cousin*, quatrième série, *Littérature*, tome I, Paris, Pagnerre, 1849, p.178. Texte de Port-Royal : « ... il est indubitable que nous ne le serons jamais, si nous n'aspérons à une autre béatitude que celle dont on peut jouir en cette vie. »

Vanité, Laf. 47, Sel. 80 - XXX, Laf. 824, Sel. 665.



ERNST Pol, *Album*, II, p. 187.

Contrariétés, Laf. 125, 158 - Contrariétés, Laf. 126, Sel. 159.



ERNST Pol, *Album*, II, p. 187.

Références internes

- 277 Rapport avec *Imagination* : on ne s'occupe pas de ce qui est là, mais de ce qui n'existe pas.
- 278 Voir Sel. 684. L'imagination grossit le temps présent. Le fragment Sel. 684 semble en contradiction avec ce fragment. Mais il n'en est rien : Ce n'est pas le même point de vue : on ne s'intéresse pas au même avenir, soit la durée terrestre, soit l'avenir surnaturel : dans Sel. 684, Pascal oppose temps présent humain, durée de notre vie à éternité, et non présent à passé et futur. Il ne s'agit pas de la temporalité chronologique, mais de notre temps face à l'éternité.
- 279 Port-Royal met les deux fragments bout à bout.
- 280 Sel. 480. « Il n'est pas sûr que nous verrons demain... »
- 281 La distinction entre *uti* et *frui* est-elle compatible avec ce texte ? Voir Lettre 8 à M^{lle} de Roannez, *OC* III, p. 1044-1045. Le passé ne doit pas nous embarrasser, et l'avenir encore moins. « Le présent est le seul temps qui est véritablement à nous, et dont nous devons user selon Dieu. C'est là où nos pensées doivent être principalement comptées. Cependant le monde est si inquiet qu'on ne pense presque jamais à la vie présente et à l'instant où l'on vit, mais à celui où l'on vivra. » *User* doit être mis en rapport avec *fin et moyen* dans Sel. 80 : on place sa fin dans quelque chose qui n'existe pas.

Références externes

- 282 *Branle* : terme de Montaigne.
- 283 DUMONT Jean-Paul, *Les sophistes*, p. 182. Antiphon le sophiste : « Il y a des gens qui ne vivent pas leur existence présente : ils mettent tout leur zèle à se préparer, pour ainsi dire, à vivre une autre vie qui n'est pas de ce monde ; en attendant, le temps file. » Texte écrit contre les Pythagoriciens.
- 284 SÉNÈQUE, *Lettres à Lucilius*, 5, 8, 9. Nous sommes torturés par l'avenir et par le passé, etc. Perspective stoïcienne.
- 285 SAINT AUGUSTIN, *Confessions*, XI, *Œuvres*, Bibliothèque augustinienne, t. 14, p. 291 sq. Voir la note 18, p. 581 sq. Sur l'être du temps et son caractère insaisissable du temps.

- 286 MONTAIGNE, *Essais*, I, 3, Pléiade, p. 18 ; voir CROQUETTE, *Pascal et Montaigne*, p. 11-12. Montaigne développe l'idée contraire : soit, « nous ne sommes jamais chez nous » ; mais ceux qui nous le reprochent ignorent la nature humaine, car elle le fait « pour le service de la continuation de son ouvrage » ; malgré tout, c'est pour nous « amuser ».
- 287 SENAULT, *Usage des passions* : I, 2^e traité, 5^e discours, éd. Fayard, p. 91 : les bêtes ne connaissent que le passé ; les hommes, eux, vont chercher dans l'avenir et du passé pour faire leur malheur.
- 288 VOLTAIRE, *Lettres philosophiques*, XXV, § XXII, éd. Naves, p. 157 sq. Bienfait de la tension vers l'avenir. L'espérance adoucit les chagrins. Sans esprit d'avenir on n'entreprendrait rien.
- 289 BOULLIER, *Sentiments de M*** sur la critique des Pensées de Pascal par M. Voltaire*, § XXII, p. 62 sq. La pensée de l'avenir est une preuve de la misère de l'homme. La doctrine des sages païens a été toujours de se borner au présent : p. 63. Accord des Stoïciens et d'Épicure sur ce point. Dire que de telles maximes puissent être suivies, c'est autre chose ; l'impossibilité de les mettre en pratique confirme ce que Pascal dit de la misère humaine. Voltaire confirme la pensée de Pascal en voulant la contredire : il admet que l'homme a des chagrins. L'instinct de rechercher l'avenir est moins le remède à nos maux qu'il n'est l'effet des maux mêmes. La Sagesse contribue au bonheur parce qu'elle borne les désirs, retarde la pente violente qui entraîne vers l'avenir. Il faut distinguer la faculté réflexive qui s'étend dans l'avenir d'avec la pente inquiète dont parle Pascal.
- 290 **[Le temps qui nous a porté jusqu'ici par (la) sa succession continue nous a si bien accoutumés au branle que] Nous ne nous tenons jamais au temps présent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent à venir, comme pour hâter son cours, ou nous rappelons le passé pour l'arrêter comme trop prompt, si imprudents que nous errons dans des temps qui ne sont point nôtres, et ne pensons point au seul qui nous appartient, et si vains que nous songeons à ceux qui ne sont rien, et échappons sans réflexion le seul qui subsiste.**
- 291 Problème du statut de la première ligne. La première phrase est cohérente. Ce n'est en réalité pas le temps qui est responsable de quoi que ce soit. C'est la corruption qui l'est.
- 292 *Accoutumés* : la réflexion portait sur la coutume, en rapport avec la perception du temps. Le développement ne reprend pas cela.
- 293 *Et si vains que...* : addition, qui lie le fragment au titre du chapitre *Vanité*.
- 294 **Et échappons sans réflexion le seul qui subsiste**
- 295 *Échappons* : la Copie C1 donne *laissons échapper* ; elle portait d'abord *échappons* ; *laissons échapper* est une correction sur C1 effectuée en vue de l'édition. C2 porte *échappons*.
- 296 Note de Brunshvicg : *échapper*, employé comme actif n'était plus guère usité au XVII^e siècle que dans le sens d'éviter ; la Copie corrige en *laissons échapper*, mai au XVI^e siècle *échapper* s'emploie avec le complément d'objet direct dans le sens de *laisser échapper*. Brunshvicg donne un exemple tiré de Montaigne.
- 297 **C'est que le présent d'ordinaire nous blesse. Nous le cachons à notre vue parce qu'il nous afflige, et s'il nous est agréable nous regrettons de le voir échapper.**
- 298 *Affliger* et *consoler* sont, d'après la *Vie de Pascal*, les deux parts que l'âme de l'homme peut prendre aux choses ; ce couple est fondamental dans l'art de persuader.
- 299 **Que chacun examine ses pensées. Il les trouvera toutes occupées au passé ou à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent, et si nous y pensons ce n'est que pour en**

prendre la lumière pour disposer de l'avenir. Le présent n'est jamais notre fin. Le passé et le présent sont nos moyens ; le seul avenir est notre fin. Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre, et, nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais.

- 300 La correction sur le manuscrit remplace *quasi jamais* par *presque point* : pourquoi cette correction ? Présentation d'abord temporelle du temps. La correction fait peser tout le poids sur le point de la pensée. La correction n'est pas de style, mais de fond.
- 301 *Le présent n'est jamais notre fin* : Maeda en fait une addition, mais il n'en donne pas la raison. Tourneur aussi. La première rédaction serait, dans la suite de ce qui précède : *n'est jamais nôtre. Fin* seul pourrait bien être une addition.

Pascal et le temps

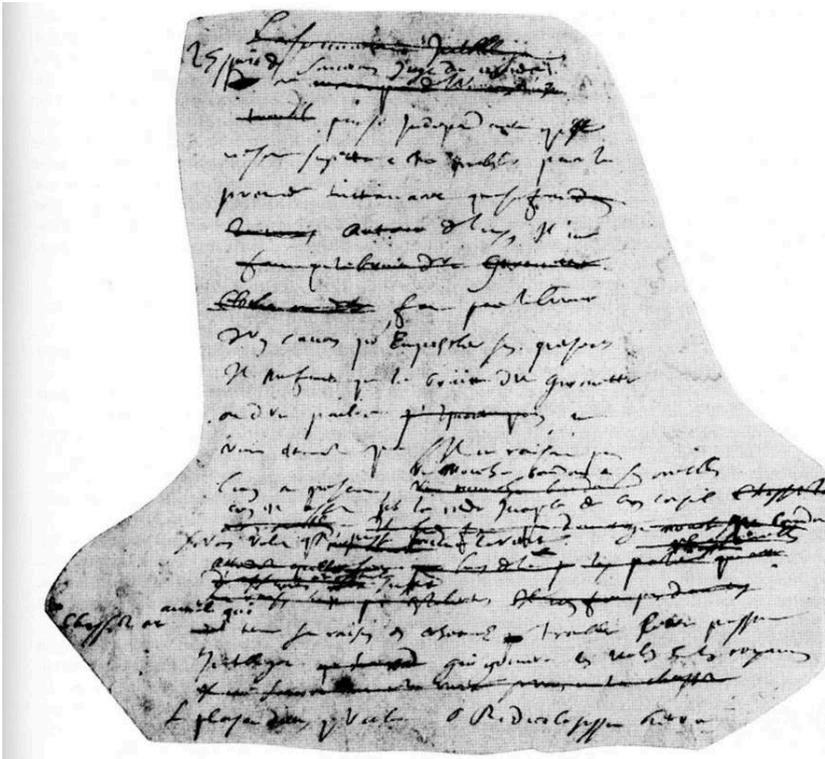
- 302 *Succession continue du temps* : l'expression pose problème.
- 303 OC III, p. 600. Le temps dans les *Écrits sur la grâce*.
- 304 DAVIDSON Hugh, *Pascal and the arts of mind*, p. 9 sq. Dans la mécanique, Pascal a moins à dire sur le temps que sur le nombre, l'espace et les corps. Il ne précise pas la relation entre temps et mouvement, quoiqu'il la dise nécessaire. C'est une propriété universelle de ces réalités que l'accroissement et la diminution indéfinies.
- 305 La distinction entre les choses qui sont en notre puissance et celles qui ne le sont pas est d'origine stoïcienne. Pascal est confronté à une double logique et effectue un travail augustinien sur l'héritage stoïcien, qui combine une dimension stoïcienne avec l'augustinienne. Temps présent : terme à travailler du point de vue de l'intensio augustinienne. Le présent augustinien n'est pas l'instant. Temps qui ne se définirait pas chronologiquement, mais par un rapport : il n'y a pas en soi de présent-passé-futur. Le divertissement est un fractionnement ininterrompu.
- 306 Voir Sel. 684. L'imagination grossit le temps présent. Port-Royal met les deux fragments bout à bout. Amoindrir l'éternité. Le fragment Sel. 684 semble en contradiction avec ce fragment. Mais il n'en est rien : ce n'est pas le même point de vue ; dans Sel. 684, Pascal oppose temps présent humain, durée de notre vie à éternité, et non présent à passé et futur ; on ne s'intéresse pas au même avenir, soit la durée terrestre, soit l'avenir surnaturel. Il ne s'agit pas de la temporalité chronologique, mais de notre temps face à l'éternité.
- 307 ***Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre, et, nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais.***
- 308 COUSIN Victor, *Rapport à l'Académie*, in *Œuvres de M. Victor Cousin*, Quatrième série, *Littérature*, tome I, Paris, Pagnerre, 1849, p.178. Texte de Port-Royal : « ... il est indubitable que nous ne le serons jamais, si nous n'aspérons à une autre béatitude que celle dont on peut jouir en cette vie ».
- 309 Les dernières lignes, avec l'expression il est inévitable que, insistent sur le caractère fatal du mécanisme qui conduit au résultat contraire à celui qu'on espère et auquel on se dispose. Il y a un comique de la désillusion, qui consiste en ce que l'homme fait exactement tout ce qu'il faut pour que son attente soit déçue.

Sel. 81

« L'esprit de ce souverain juge du monde n'est pas si indépendant qu'il ne soit sujet à être troublé par le premier tintamarre qui se fait autour de lui. Il ne faut pas le bruit d'un canon pour empêcher ses pensées. Il ne faut que le bruit d'une girouette ou d'une poulie. Ne vous étonnez point s'il ne raisonne pas bien à présent, une mouche bourdonne à ses oreilles : c'en est assez pour le rendre incapable de bon conseil. Si vous voulez qu'il puisse trouver la vérité chassez cet animal qui tient sa raison en échec et trouble cette puissante intelligence qui gouverne les villes et les royaumes. »

« Le plaisant dieu, que voilà. O ridicolosissime herœ ! »

Sel.81



BNF

- 310 Le premier jet est déjà parfaitement correct, et seulement raturé une ou deux fois.
- 311 Addition de *il ne faut pas le bruit* (d'un canon) pour renforcer *il ne faut que le bruit* (d'une girouette), qui a d'abord été rayé, puis repris un peu plus bas.
- 312 Pour les corrections sur le passage de la mouche, voir le commentaire de Y. Maeda, II, p. 170-171. Le premier texte est différent : « Ne vous étonnez pas s'il ne raisonne pas bien à présent. Une mouche bourdonne à ses oreilles. Il n'en faut pas davantage. Attendez qu'elle ~~par~~ hors de là pour lui parler. Sa raison n'est pas en liberté ; il n'en faut pas davantage pour tenir sa raison en échec. » Les corrections sont portées en marge à droite et entre les lignes.
- 313 La dernière ligne est un ajout. La phrase commence un peu à gauche.
- 314 COUSIN Victor, *Rapport à l'Académie*, in *Œuvres de M. Victor Cousin*, quatrième série, *Littérature*, tome I, 1849, p. 182. Texte de Port-Royal. Port-Royal remplace par le plus

grand homme du monde. « L'esprit du plus grand homme du monde n'est pas si indépendant, qu'il ne soit sujet à être troublé par le moindre tintamarre qui se fait autour de lui. Il ne faut pas le bruit d'un canon pour empêcher ses pensées : il ne faut que le bruit d'une girouette ou d'une poulie. Ne vous étonnez pas s'il ne raisonne pas bien à présent : une mouche bourdonne à ses oreilles : c'en est assez pour le rendre incapable de bon conseil. Si vous voulez qu'il puisse trouver la vérité, chassez cet animal qui tient la raison en échec, et trouble cette puissante intelligence qui gouverne les villes et les Royaumes. »

- 315 *Empêcher* : faire obstacle, entraver.
- 316 *Conseil* : terme ambigu. Conseil donné ou conseil reçu ? Sens latin : décision qu'on prend sur les moyens à trouver pour réaliser une fin. Tout le texte porte sur la décision autonome qu'on prend.
- 317 MESNARD Jean, *Les Pensées de Pascal*, 1993, p. 289.

L'esprit de ce souverain juge du monde

- 318 *Souverain juge* : quel est le nom et quel est l'adjectif ? Trouver la vérité est plus le propre du juge que du souverain. Mais *gouverner les villes et les royaumes* convient au souverain. Il y avait *monarque* au début.
- 319 Port-Royal a sans doute trouvé maladroitement l'expression *souverain juge* : les *juges souverains* ont charge de juger en dernier ressort sans appel : l'expression leur a peut-être parue aussi maladroitement que nous semblerait *funèbre marche*.
- 320 Rapprochement avec le magistrat au sermon du fragment *Imagination*. Figure de sérieux social.

Le problème des sons

- 321 Pascal a écrit dans sa jeunesse un *Traité des sons*. Le problème des sons est de ceux qui ont intéressé le groupe de Mersenne ; *L'harmonie universelle* s'ouvre sur un *De la nature et des propriétés du son*.
- 322 *Tintamarre* : se dit de toute sorte de bruit éclatant, accompagné de confusion et de désordre. Il est du style familier (*Dictionnaire de l'Académie*).

Bourdonnement d'une mouche

- 323 MONTAIGNE, *Essais*, III, 13. « J'ai l'esprit tendre et facile à prendre l'essor ; quand il est empêché à part soi, le moindre bourdonnement de mouche l'assassine. »
- 324 Voir Sel. 56, sur le fait que les mouches empêchent notre âme d'agir et gagnent les batailles.
- 325 Le bruit de la mouche à ses oreilles est supposé être tout proche. Effet de proximité. Amenuisement. L'extériorité est toujours moindre d'effet que l'intériorité.

Girouette

- 326 Pièce de fer-blanc ou d'autre métal fort mince, et taillée en forme de banderole, mise sur un pivot en un lieu élevé, en sorte qu'elle tourne au moindre vent, et par le mouvement de laquelle on connaît le vent (*Dictionnaire de l'Académie*).

Poulie

- 327 Voir MERSENNE, *Mécaniques de Galilée*, chapitre VIII, éd. Rochot, p. 42 sq.

Le plaisant dieu, que voilà

- 328 *Provinciale* XI, 8. « Mais c'est une chose bien remarquable sur ce sujet, que, dans les premières paroles que Dieu a dites à l'homme depuis sa chute, on trouve un discours de moquerie, et une ironie piquante, selon les Pères. Car, après qu'Adam eut désobéi, dans l'espérance que le démon lui avait donnée d'être fait semblable à Dieu, il paraît par l'Écriture que Dieu, en punition, le rendit sujet à la mort, et qu'après l'avoir réduit à cette misérable condition qui était due à son péché, il se moqua de lui en cet état par ces paroles de risée : *Voilà l'homme qui est devenu comme l'un de nous : Ecce Adam quasi unus ex nobis* : Ce qui est une ironie sanglante et sensible dont Dieu le piquait vivement, selon saint Chrysostome et les interprètes. Adam, dit Rupert, méritait d'être raillé par cette ironie, et on lui faisait sentir sa folie bien plus vivement par cette expression ironique que par une expression sérieuse. Et Hugues de Saint-Victor, ayant dit la même chose, ajoute que cette ironie était due à sa sottise et à sa crédulité ; et que cette espèce de raillerie est une action de justice, lorsque celui envers qui on en use l'a méritée. »

O ridicolosissime herœ !

- 329 *Pensées*, éd. Havet, 1866, I, p. 41. « Je ne sais d'où est pris cet italien. »
- 330 Y. Maeda note que J. Mesnard prend l'orthographe de Tourneur dans *Les Pensées de Pascal*, 1993, p. 289.
- 331 Orthographe de l'adjectif latin. La Copie met *-issimo*. Italien de farce ou latin macaronique ?
- 332 *Pensées*, éd. Lafuma, Luxembourg, *Notes*, p. 14, propose une référence à Hermant. Voir *Œuvres complètes*, éd. Le Guern, II, p. 1328-1329, le texte de Hermant.
- 333 *Pensées*, éd. Pochothèque, p. 863. Apostrophe à Scaramouche dans la dédicace d'une thèse bouffonne (1657). Le farceur italien y est invoqué comme patron des savants, puisque leur profession, à l'instar de toutes les autres, n'est qu'un rôle comique sur le grand théâtre du monde.
- 334 Voir Sel. 483, sur Scaramouche. Comédien italien tout habillé de noir ; Tiberio Fiorelli, qui fut le premier Scaramouche, vint à Paris vers 1640.

ANNEXES

Annexe 1 : Rapport de Sel. 78, « Imagination » avec le chapitre XXV, « Faiblesse de l'homme », dans l'édition de 1670¹

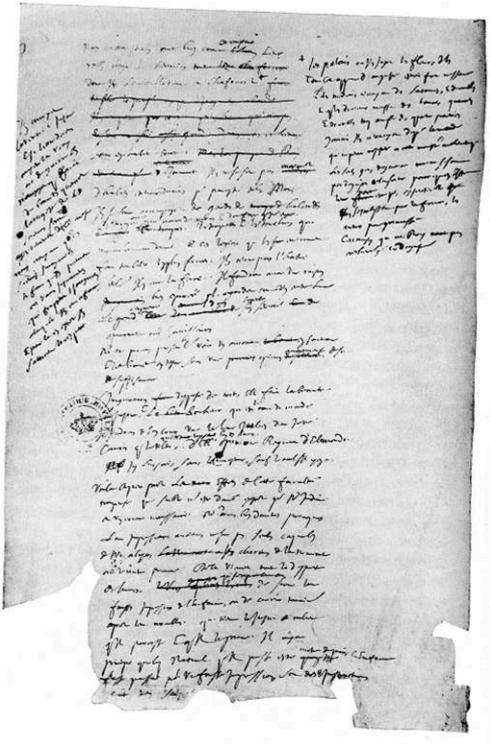
par Marie Pérouse

Le fragment S. 78 constitue l'essentiel du chapitre XXV, « Faiblesse de l'homme ». Il est morcelé et réorganisé, et donne une bonne idée du crédit qu'il faut accorder à Étienne Périer lorsqu'il affirme que les grandes pensées ont été reproduites sans aucune modification (« On les donne telles qu'on les a trouvées, sans y rien ajouter ni changer »).

Les membres du comité traitent avant tout Sel. 78 comme une mine d'exemples de la « faiblesse », qui désigne l'incapacité de l'homme à fonder son jugement sur les critères de la raison, et sa propension à le fonder sans l'admettre sur diverses « puissances trompeuses » (définition de la « faiblesse » telle qu'elle se dégage de l'édition de 1670).

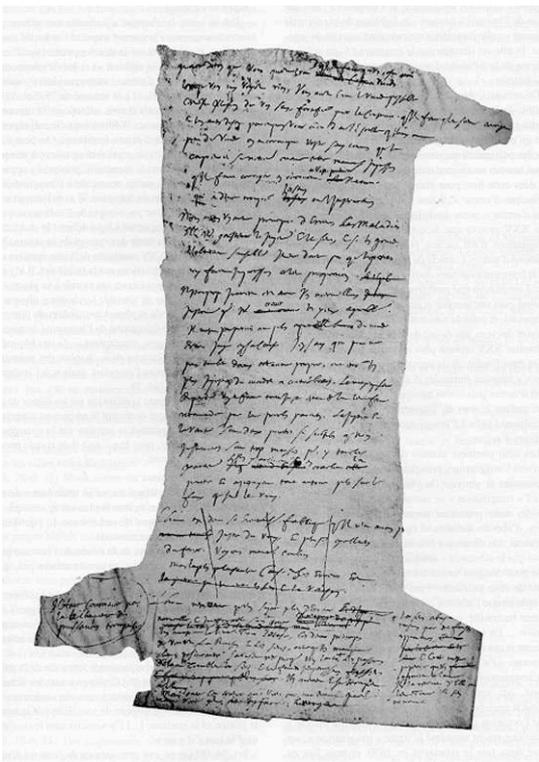
Le chapitre commence par établir une définition implicite de la notion de « faiblesse » avec Sel. 67 et Sel. 68, dont on a dit, lors d'une séance précédente, que toute référence au pyrrhonisme disparaît. Reste le tableau de l'humanité, qui croit agir par raison sans vouloir admettre qu'elle en est incapable. Il faut constater que le fragment 68 réduit l'extension sémantique de « faiblesse » : la « faiblesse de l'homme » devient « la faiblesse de la raison de l'homme » ; elle caractérise strictement l'activité de jugement. Et elle est illustrée par le fragment 55 qui suit, sur le thème de la difficulté d'assigner le point d'où l'on juge avec justesse.

Sel.78 « Imagination »



BNF

Sel.78 « Imagination » (4^{ème} feuillet)



BNF

Désormais, l'objet du chapitre est bien établi. Il devient possible de l'illustrer par un catalogue d'exemples significatifs et accablants de la faiblesse humaine. C'est à cet effet

qu'est utilisé le fragment 78 : comme il propose une liste des puissances qui motivent les actions des hommes quand ceux-ci se croient mus par la raison, le comité se sert dans cette liste pour établir son propre catalogue de « principes d'erreur ». Il faut insister sur le terme « principes d'erreur », parce que la façon dont se présente le chapitre XXV prouve que le comité a bien à l'esprit que l'imagination n'est qu'une puissance trompeuse parmi beaucoup d'autres. L'article de Masamitsu Horino indique que le fragment avait sans doute été rédigé en trois temps : Pascal aurait écrit une première partie, consacrée à l'imagination, puis une seconde consacrée à d'autres puissances trompeuses, et enfin la conclusion sur la concurrence de la raison et des sens, qui devait devenir une introduction. Or, le chapitre XXV replace plus ou moins les extraits qu'il utilise dans l'ordre où ils apparaissent dans le manuscrit, mais s'y trouvent intercalés d'autres fragments, qui évoquent d'autres puissances trompeuses, si bien que le chapitre, malgré le nom du fragment 78, ne fait pas la part spécialement belle à l'imagination par rapport aux autres principes d'erreur.

Les cinq premiers extraits de Sel. 78 définissent et décrivent l'imagination, puis proposent deux saynètes qui en illustrent le pouvoir (le philosophe et le magistrat). Mais l'« imagination » se nomme désormais « opinion » dans les deux premières occurrences du terme, ou du moins, d'abord « fantaisie et opinion », puis « opinion » seulement. On dirait que Nicole (qui a corrigé le terme) trouve que le substantif « imagination » a un sens trop restreint pour désigner toutes les manifestations que Pascal donne de cette puissance. Peut-être s'est-il demandé par exemple ce que l'histoire du magistrat distrait par le prédicateur barbouillé, par exemple, avait à voir avec l'imagination... En tout cas, le fragment 94, qui concerne la coutume et qui est intercalé entre les extraits 3 et 4 de Sel. 78, montre qu'« opinion » a pour Nicole un sens plus large qu'« imagination » ; en fait, le premier terme englobe le second, qui apparaît dans l'exemple du philosophe, comme il englobe aussi le terme de « coutume ». (Il faut saisir l'occasion pour tordre le cou à l'idée que Nicole a systématiquement supprimé le terme « imagination » : on trouve deux fois le substantif en 1670, et trois fois en 1678, et une fois l'adjectif « imaginaires » (« les sages imaginaires »), ce qui renforce l'idée d'une différence sémantique claire entre « opinion » et « imagination » dans l'esprit de Nicole).

Par la suite, le chapitre s'intéresse aux autres puissances trompeuses : le comité respecte l'ordre du manuscrit, où se succèdent aussi le développement sur l'imagination (qui devient l'« opinion ») et les développements sur les autres facultés d'erreur : on trouve alors évoqués les nuisances sonores (Sel. 81), la volonté en 78 (Sel. 58), les maladies, les sentiments (haine, affection), la réputation, les impressions anciennes (l'éducation). Se mélangent les extraits de Sel. 78 et d'autres fragments. On peut même dire qu'un des extraits (le septième) se trouve à une place plus adéquate que dans le manuscrit, puisqu'il y apparaissait dans la première partie, consacrée à l'imagination.

Puis intervint la fin du fragment 78 avec l'extrait n° 10. Le comité ne tient donc pas compte de l'indication marginale de Pascal, qui engageait à faire débiter le chapitre par cette évocation de la lutte des sens et de la raison. Mais comme le chapitre XXV comporte déjà une manière d'introduction (les considérations sur la faiblesse), il n'y avait pas de raison de ne pas laisser cet extrait à sa place.

Globalement, par sa variété, le chapitre illustre fort bien le caractère labile et pluriel des critères du jugement, et offre un spectacle foisonnant de l'humanité comme une assemblée de « sages imaginaires » (« un hôpital de fous »). C'est une ébauche de « chapitre des puissances trompeuses », qui puise l'essentiel, mais non l'intégralité de sa matière, dans Sel. 78.

Remarquer que toute la réflexion sur les signes de l'autorité et du pouvoir qui confèrent le respect est supprimée. Comme le développement se termine sur la personne du roi, lui aussi déguisé, peut-être s'agit-il de simple prudence de la part du comité.

L'édition de Port-Royal donne un texte formé de :

Sel. 67. **[S]** Ce qui m'étonne le plus est de voir que tout le monde n'est pas étonné de sa faiblesse. (...) qu'il est au contraire dans la sagesse naturelle.

Sel. 68. **[S]** La faiblesse de la raison de l'homme paraît bien davantage en ceux qui ne la connaissent pas, qu'en ceux qui la connaissent.

Sel. 55. **[S]** Si on est trop jeune, on ne juge pas bien. (...) Mais dans la vérité et dans la morale qui l'assignera.

Sel. 78-1. **[S]** Cette maîtresse d'erreur que l'on appelle fantaisie et opinion, (...) marquant de même caractère le vrai et le faux.

Sel. 78-2. Cette superbe puissance, ennemie de la raison, qui se plaît à la contrôler (...) Combien toutes les richesses de la terre sont-elles insuffisantes sans son contentement ?

Sel. 78-3. L'opinion dispose de tout. Elle fait la beauté, la justice, et le bonheur, (...) J'y souscris sans le connaître, sauf le mal s'il y en a.

Sel. 94. **[S]** On ne voit presque rien de juste ou d'injuste, qui ne change de qualité, en changeant de climat. Trois degrés d'élévation du Pôle renversent toute la Jurisprudence. Un Méridien décide de la vérité, ou peu d'années de possession. Les lois fondamentales changent. Le droit a ses époques. Plaisante justice qu'une rivière ou une Montagne borne ! Vérité au deçà des Pyrénées, erreur au-delà.

Sel. 94. **[S]** L'art de bouleverser les États est d'ébranler les coutumes établies, en fondant jusques dans leur source, pour y faire remarquer le défaut d'autorité et de justice. Il faut, dit-on, recourir aux lois fondamentales et primitives de l'État, qu'une coutume injuste a abolies. C'est un jeu sûr pour tout perdre. Rien ne sera juste à cette balance. Cependant le peuple preste l'oreille à ces discours ; il secoue le joug dès qu'il le reconnaît ; et les grands en profitent à sa ruine, et à celle de ces curieux examinateurs des coutumes reçues. Mais par un défaut contraire les hommes croient quelquefois pouvoir faire avec justice tout ce qui n'est pas sans exemple.

Sel. 78-4. **[S]** Le plus grand Philosophe du monde, sur une planche plus large qu'il ne faut (...) l'écrasement d'un charbon emportent la raison hors des gonds ?

Sel. 78-5. **[S]** Ne diriez-vous pas que ce Magistrat dont la vieillesse vénérable impose le respect à tout un peuple, (...) je parie la perte de la gravité du Magistrat.

Sel. 81. **[S]** L'esprit du plus grand homme du monde n'est pas si indépendant, qu'il ne soit sujet à être troublé par le moindre tintamarre qui se fait autour de lui. Il ne faut pas le bruit d'un canon pour empêcher ses pensées : il ne faut que le bruit d'une

girouette ou d'une poulie. Ne vous étonnez pas s'il ne raisonne pas bien à présent : une mouche bourdonne à ses oreilles : c'en est assez pour le rendre incapable de bon conseil. Si vous voulez qu'il puisse trouver la vérité, chassez cet animal qui tient la raison en échec, et trouble cette puissante intelligence qui gouverne les villes et les Royaumes.

Sel. 78-6. [S] Nous avons un autre principe d'erreur, savoir les maladies. Elles nous gâtent le jugement et le sens. Et si les grandes l'altèrent sensiblement, je ne doute point que les petites n'y fassent impression à proportion. Notre propre intérêt est encore un merveilleux instrument pour nous crever agréablement les yeux. [Sel. 78-7] L'affection ou la haine changent la justice. En effet, combien un Avocat bien payé par avance trouve-t-il plus juste la cause qu'il plaide ? [Sel. 78-8] Mais par une autre bizarrerie de l'esprit humain, j'en sais qui pour ne pas tomber dans cet amour propre ont été les plus injustes du monde à contre biais. Le moyen sûr de perdre une affaire toute juste était de la leur faire recommander par leurs proches parents.

1678, Sel. 460. [S] La justice et la vérité sont deux pointes si subtiles, que nos instruments sont trop émoussés pour y toucher exactement. S'ils y arrivent, ils en écachent la pointe, et appuient tout autour, plus sur le faux que sur le vrai.

Sel. 78-9. [S] Les impressions anciennes ne sont pas seules capables de nous abuser. (...) Qui a donc trompé, les sens ou l'instruction ?

Sel. 62. [S] Toutes les occupations des hommes sont à avoir du bien ; et le titre par lequel ils le possèdent n'est dans son origine que la fantaisie de ceux qui ont fait les lois. Ils n'ont aussi aucune force pour le posséder sûrement : mille accidents le leur ravissent. Il en est de même de la science : la maladie nous l'ôte.

[Sel. 78-10] [S] L'homme n'est donc qu'un sujet plein d'erreurs ineffaçables sans la grâce. Rien ne lui montre la vérité (...) Ils mentent, et se trompent à l'envi.

Sel. 158. [S] Qu'est-ce que nos principes naturels, sinon nos principes accoutumés ? (...) Cela dépend de la disposition.

Sel. 159. Les pères craignent que l'amour naturel des enfants ne s'efface. (...) comme la coutume est une seconde nature.

Références bibliographiques

ARMOGATHE Jean-Robert, « L'imagination de Mersenne à Pascal », *Phantasia/Imaginatio*, Lessico Intellettuale Europeo, Roma, éd. dell'Ateneo, 1988.

CROQUETTE, *Pascal et Montaigne*, p. 5 sq. et p. 122 sq.

DAUPHINE James, « Quelques aspects de l'imagination dans *Les Pensées* », Europe, n° 597-598, janv.-fév. 1979, p. 86-91.

FERREYROLLES, Gérard, *Les reines du monde*, p. 17 sq. et p. 139 sq.

GERMAIN F., « Imagination et vertige dans les deux infinis », *Revue des sciences humaines*, janvier-mars 1960, p. 31-40.

HORINO Masamitsu, « Genèse de « l'Imagination » des *Pensées* », *Études de langue et littérature françaises*, Société japonaise de langue et littérature françaises, n° 38, 1981, p. 17-35.

MAEDA Yoichi, *Commentaire...*, II, p. 12 sq.

MAGNARD Pierre, *Pascal ou l'art de la digression*, p. 48 sq.

VOISINE Jacques, « Un mystérieux titre italien cité par Pascal », *XVII^e siècle*, n° 74, 1967, p. 65-66.

SHIOKAWA Tetsuya, *Pascal et les miracles*, sur la théorie de l'imagination chez Vanini.

SHIOKAWA Tetsuya, « Imagination, fantaisie et opinion. Pourquoi Pascal prend-il pour thème l'imagination dans le fragment 44-78 des *Pensées* ? », *Équinoxe* VI, p. 69.

Annexe 2

Par Yasushi Noro et Keisuke Misono

Au cours du séminaire, Yasushi Noro et Keisuke Misono ont présenté une mise au point sur la méthode de Y. Maeda, appliquée au fragment « Imagination ». En voici le résumé.

Certaines éditions des *Pensées* traitent séparément les deux textes qui composent Sel. 78, notamment Laf. 44 et 45. Le Recueil Original (R.O.) comporte quatre pages. Comme Laf. 45 est ajouté à la fin de la quatrième page de Laf. 44 et qu'ils ont l'un et l'autre certains liens à l'égard du contenu, ils sont traités ensemble dans le Commentaire de Maeda. Il s'agit donc là d'un choix fait par Maeda, qui consacre 136 pages au commentaire de ce texte de quatre pages seulement.

Comme nous l'avons remarqué plus haut, Sel. 78 consiste en quatre pages, soit deux feuilles, recto-verso dans le R.O. Le Commentaire de Y. Maeda présente par ordre la photocopie du manuscrit, la transcription précise et (paléographique) de ce manuscrit, puis sur la troisième page, le texte du premier jet (c'est-à-dire l'état final du premier jet), et enfin, dans la quatrième page, l'état final du texte, résultat définitif de la rédaction. L'intérêt de ce travail minutieux, c'est de restituer le texte original sous la forme du premier jet, et ensuite de montrer comment Pascal pensait et élaborait en écrivant, modifiant et insérant les passages dont nous ne trouvons normalement que le résultat dans les éditions modernes.

Pour saisir la différence entre les deux états du texte et sa genèse, il faut parler de plusieurs étapes pour arriver soit au premier état, soit à l'état final de la rédaction.

On doit distinguer trois sortes d'ajouts distincts : les premiers sont les textes dont il est impossible de discerner le moment où la modification a été opérée ; ensuite il y a des textes qu'il a modifiés dès le premier jet ; enfin pour certains textes, il est clair que Pascal les a retouchés au moment où il mettait au point la rédaction de l'état final que nous connaissons.

Pour les textes dont nous ne pouvons pas savoir à quel moment Pascal les a retouchés, l'exemple typique se trouve au début : « C est Cette partie decevante dans l homme Cause de tous les deportem, ... ». Il n'y a aucun problème pour restituer l'état final de cette partie parce que c'est Pascal lui-même qui a effacé à partir du mot « Cause... ». Mais il ne nous est absolument pas possible de savoir quand cette rature du texte a été effectuée. Était-ce juste après avoir écrit le mot « deportem, » ou au moment de la rédaction finale qu'il a décidé de le supprimer ? Quand nous trouvons une trace d'effacement au milieu d'une phrase et quand cette trace n'a aucune influence

syntagmatique dans le premier jet, nous n'avons pas les moyens de décider à quel moment il l'a effacé.

Le deuxième cas est celui des textes pour lesquels nous pouvons penser que les retouches ont eu lieu au moment de la rédaction. Nous en avons un exemple à la page 75. Sur cette feuille, Pascal a commencé par écrire « Nos magistrats ont bien connu Cela, Leurs robes rouges leurs hermines toute leur Chaforrure ». Il a aussitôt effacé les trois derniers mots « toute leur Chaforrure » et les a remplacés par « dont Jls s emmaillotent en Chafourrez » pour achever la phrase par « font trembler le peuple en qui l'Imagination abonde ». C'est le premier état du texte. Au moment de la rédaction, il a supprimé à partir du mot « font » jusqu'à la fin et inséré une croix pour renvoyer au passage dans la marge de droite qui commence aussi par le même signe. Dans ce cas, Pascal a effacé la phrase au moment de la rédaction, puisque dans le premier état la phrase était bien achevée et qu'il a inséré quelques mots avec une autre phrase complète à la place de cette phrase.

Troisième type : les textes qui ont été effacés dès le premier jet. Il y en a partout. Après avoir supprimé certains mots, Pascal les remplace par des mots qui ont la même fonction verbale, adjectivale etc., ou il continue la phrase sans discontinuité syntagmatique. Sur la dernière page du manuscrit, un peu plus bas que le milieu, Pascal a d'abord écrit « Jls attend », mais avant de terminer le verbe, il l'a barré pour le remplacer par « brisent ». Puis il a aussitôt barré ce mot « brisent » pour écrire à la place le mot « ecachent ». Ainsi, de la même façon, Pascal a-t-il supprimé les textes qui suivaient lors du premier jet. Étant donné que ces textes qui commençaient par « L homme est donc si heureusement fabriqué.... » appartenaient au premier jet et nous montrent le premier état qui sera immédiatement supprimé, ils sont suivis par « L homme n est donc qu'un sujet plein d'Erreur... », sans aucune discontinuité ou sans interligne. Nous devinons aussi cette sorte de modification à partir du sens et du rapport entre des phrases. L'exemple typique de cette manière se trouve à la deuxième page du manuscrit. Pascal a d'abord écrit « Voilà un des principes d'erreur Mais Ce n est pas le seul » pour changer le sujet sur l'imagination en d'autres « principes d'erreur ». Mais il a dû changer d'avis pour ajouter quelque chose. Il continue encore à écrire à propos de l'imagination qui n'aurait pas été « le seul » principe d'erreur. Ici, il n'y a aucun signe grammatical ou syntagmatique pour nous laisser deviner la modification du premier jet, mais c'est le sens et la relation entre les phrases qui importent.

Suivant ces trois principes, l'analyse et la distinction des étapes nous permettent de distinguer et de reconstituer les deux états principaux.

Nous allons essayer de montrer un exemple des usages de la double lecture, non pas seulement pour la lecture du texte, mais en rapport avec l'édition de 1670.

Nous savons bien qu'il y a pas mal de différences entre le recueil original, la Première copie, la deuxième copie et surtout la première édition imprimée, dite édition de Port-Royal.

D'abord, voyons le texte de la première page qui commence par « si l'insigne fourbe [barré] Et en cela plus insigne [barré] fourbe qu'elle ne l'est pas toujours ». Dans C1, le texte « C'est cette partie décevante dans l'homme » est barré d'une ligne après avoir été copié selon le manuscrit, et quelqu'un a inséré une phrase, « que l'on appelle phantaisie & opinion » (selon Faugère c'est Nicole). L'édition de 1670 a repris ce texte

déjà changé par le copiste de C1, en modifiant la conjonction « & » en verbe « est ». Le texte devient : « Cette maistresse d'erreur que l'on appelle fantaisie & opinion, est d'autant plus fourbe qu'elle ne l'est pas toujours » (p.302 dans l'édition Saint-Étienne). Voilà une forte preuve que C1 joue un rôle important dans l'édition P.R.

Nous pouvons trouver une modification identique du mot que V. Cousin a dévoilée dans l'édition de Port-Royal. Le texte de Cousin se trouve dans ses Études sur Pascal (v.11 dans la bibliographie de Maeda). Le texte original est le suivant : « L'imagination dispose de tout, Elle fait la beauté La Justice, Et Le bonheur qui est le tout du monde ». Les deux Copies reprennent le texte tel qu'il est écrit, alors que seulement dans C1, d'une autre écriture, le mot « L'Imagination » est changé en « L'opinion » comme, nous l'avons déjà dit d'ailleurs, tout à l'heure (le texte qui correspond dans l'édition P.R. est à la page 304, dans l'édition St. Étienne).

Autre exemple. Dans le passage sur le vide, nous lisons « C'est Vne Illusion de vos sens ». Dans la C1, juste après le mot « Illusion », il y a l'adjectif « forte », qui n'apparaît pas dans le manuscrit, tandis que dans la C2, ce mot « forte », étant écrit d'abord, a été effacé d'un trait horizontal. Ce trait a-t-il ajouté parce que le copiste de la C2, ayant vu le mot « fortifié » dans la même ligne, a simplement commis la même erreur que dans C1, ou bien parce qu'il a copié tel quel ce qui était dans C1, avant de s'apercevoir de l'erreur qui s'y trouvait ? Nous ne savons rien de la raison de cette rayure. Mais il faut noter que l'édition P.R., insère aussi l'adjectif « forte » comme la C1. Voilà une preuve supplémentaire pour découvrir le lien direct entre la C1 et l'édition P.R. (p. 309 de l'édition de Saint-Étienne).

Pour finir, nous voulons présenter un cas un peu particulier dans l'édition P.R. Le texte commence par « Le moyen seur de perdre Vn a faire toute Juste estoit.... ». Les deux Copies, enlevant le point final devant « Le moyen » et mettant l'article défini « Le » à la minuscule, ont changé, toutes les deux, l'imparfait « estoit » en participe présent « estant ». Par conséquent, elles tiennent ce texte pour une partie de la phrase précédente. Il y a en outre un détail qui retient l'attention : Pascal a mis l'article indéfini « Vn » devant le nom féminin « a faire ». Dans C1, on l'a rectifié et remplacé par « vne ». C2 garde l'erreur de Pascal. Or, pour ce qui est de l'article indéfini, l'édition P.R. a suivi la C1 et modifié comme à l'ordinaire. Mais pour ce qui est du changement du verbe « estoit », non seulement elle n'a pas imité la modification des deux Copies, mais elle a maintenu le verbe à l'imparfait tel qu'il était écrit dans le manuscrit. Autrement dit, elle a traité ce texte comme une phrase complète pour être plus fidèle que les deux Copies. Les éditeurs de P.R. se sont-ils référés aussi systématiquement au manuscrit qu'à la C1 ou est-ce que cet exemple de la référence est un cas vraiment exceptionnel ? Cette question nous amène à nous demander comment les éditeurs de P.R. ont utilisé le manuscrit, ainsi que C1. et la C2, et quelle était la relation entre ces deux Copies et l'édition de P.R. ou encore à chercher mieux connaître leur travail de collaboration.

Au terme de l'examen de ce texte, il a été décidé de tenter d'en établir collectivement une édition, qui sera proposée dans l'un des prochains compte rendu du séminaire.

Annexe 3 : Pascal et Bona

par Philippe Dutrut

Grâce à d'excellentes études parues sur la question², nous pouvons avoir une bonne connaissance de la « réception » des *Pensées* dans les années qui ont suivi l'édition dite de Port-Royal (1670). Toutefois, il semble qu'au moins un lecteur attentif de l'ouvrage ait été omis. L'étude du fragment « Imagination » (S.78) donne l'occasion d'analyser un texte qui s'est nourri des chapitres XXIV et XXV de cette première édition des *Pensées*, à savoir le dixième chapitre de la seconde partie des *Principia et dicumenta vitae christianae* du cardinal Giovanni Bonna, parus en 1674 à Rome, puis en 1675 à Paris³.

Comme le nom de ce cardinal commence à disparaître des dictionnaires courants⁴, il n'est peut-être pas inutile de retracer les grandes lignes de sa vie. Giovanni Bonna est né à Mondovi le 10 octobre 1609. En 1625, il prit l'habit des Feuillants (cisterciens réformés) à l'abbaye de Sainte-Marie de Pignerol et s'appela dès lors le frère Jean de Sainte-Catherine. Grand lecteur, il ne cessera jamais de s'intéresser aux auteurs spirituels ou ascétiques et à l'histoire de la liturgie. Malgré son peu d'ambition, il eut à exercer diverses charges dans son ordre et fut élu en 1651 général de sa congrégation pour un triennat régulier. Il publia alors une étude de la psalmodie dans la liturgie, la *Psallentis Ecclesiae harmonia* (1653). Mais ce fut une affaire mineure de son ordre qui le mit en contact avec le cardinal Fabio Chigi. Ce dernier, après son élévation au pontificat sous le nom d'Alexandre VII, fut appelé en 1657, en raison d'une épidémie, à désigner lui-même de façon exceptionnelle le nouveau général des Feuillants. Il nomma Bona, dont il avait apprécié la science et le caractère et le maintint dans cette fonction jusqu'en 1664. Parurent à cette époque quelques traités de piété, dont la *Manuductio ad Coelum* (1658)⁵, mais la faveur pontificale détournait de plus en plus Bona de ses travaux en l'appelant comme consultant aux congrégations des Rites, de l'index et du Saint-Office. Après la mort d'Alexandre VII, son successeur, Clément IX Rospigliosi, eut des rapports plus distants avec Bona, mais, quelques jours avant de mourir, il le créa cardinal (29 novembre 1669). Au début du conclave qui s'ouvrit peu après, Bona bénéficia de plusieurs scrutins encourageants, mais il semble bien qu'il ne fit rien pour s'opposer à l'ambition du cardinal Altieri, qui ne lui portait qu'une sympathie limitée. Bona refusa l'évêché d'Assise et, après avoir publié entre autres un traité d'histoire liturgique fort admiré en son temps les *Rerum liturgicarum libri duo* (1671) et un ouvrage consacré à la mystique, le *De Discretionem spirituum*⁶, il eut le temps de rédiger en 1674 les *Principia et dicumenta vitae Christianae* avant d'achever sa vie terrestre.

Dans ce dernier texte, Bona ne prétend pas faire œuvre d'écrivain original : de son propre aveu, il n'a pas eu d'autre but que de « réduire dans ce petit ouvrage, sous certains chapitres qui soient courts, et qui comprennent beaucoup de choses en peu de paroles, ce qu'il y a de plus important et de plus nécessaire dans l'Écriture, dans les saints Pères et dans les auteurs spirituels touchant la manière de vivre saintement ». Ces conseils de vie chrétienne rappellent que l'idéal ascétique ne doit pas être réservé aux seuls clercs et ont parfois été comparés à l'*Imitation de Jésus-Christ*. De nombreuses rééditions et traductions jusqu'au XIX^e siècle montrent que l'ouvrage fut apprécié durablement⁷.

Une courte préface, tout à fait orthodoxe mais de sensibilité augustinienne, s'adresse à tous les élus répandus par toute la terre « prédestinés avant la constitution du monde ». Puis en cinquante courts chapitres, la première partie expose ce que doit être une vie chrétienne et rappelle sa nécessité. L'auteur distingue trois catégories de chrétiens : ceux qui ne le sont que par le nom pour avoir été baptisés par leurs parents et leurs parents et qui sont nombreux, ceux qui se contentent de quelques pratiques

formelles et enfin le petit nombre qui vivent selon les principes de l'Évangile ; il souhaiterait que seule cette catégorie existât. La seconde partie constituée elle aussi de cinquante chapitres traite de la modération des passions et de l'amour des vertus. Il semble que l'on chercherait en vain un plan rigoureux à l'intérieur de ces chapitres qui sont composés comme des stromates et cherchent à unifier dans une continuité un peu artificielle des pensées d'origines très diverses, parmi lesquelles seules les citations de l'Écriture se distinguent grâce à l'emploi de l'italique. Après des chapitres consacrés à des mises en garde assez traditionnelles contre la vanité, la gourmandise et les plaisirs de la terre, le chapitre X traite de l'opinion.

Une confrontation de la première traduction française de ce texte avec des extraits des *Pensées* telles qu'elles se présentaient dans l'édition de Port-Royal démontre que les ressemblances ne peuvent pas être imputées au hasard. Nous présentons donc dans la colonne de gauche la traduction du texte des extraits de l'édition de Port-Royal.

Que nous vivons d'opinion

Tout le monde demeure d'accord que nous vivons d'opinion ; mais tout le monde ne comprend pas combien cette opinion a de force. Elle exerce un pouvoir absolu, ou plutôt un empire tyrannique en différentes manières. Elle fait, selon son caprice, des heureux et des misérables, des pauvres et des riches, des sains, s'il ne croit l'être. Elle cause la joie ou la tristesse, selon la persuasion dont les esprits sont prévenus, plutôt que selon la commodité ou l'incommodité qu'ils ressentent. En effet, la plupart des hommes ont accoutumé de se réjouir ou de s'affliger par le préjugé qu'ils ont conçu de la beauté ou de la malice d'un objet ; et ce préjugé-là dépend toujours plutôt de l'opinion que de la vérité. Nous reconnaissons par expérience que quand le bien que nous espérons, ou le mal que nous appréhendons, est arrivé, le plaisir de l'un et l'ardeur de l'autre ou diminuent extrêmement, ou se dissipent tout-à-fait.

L'opinion ne rend pas seulement l'avenir présent, elle rassemble les événements qui sont attachés aux différentes parties du temps, et fait sentir en un moment tout son pouvoir. N'est-ce pas elle qui distribue toute seule les louanges, la réputation et la gloire ? Sans elle tous les trésors ni toutes les dignités ne pourraient contenter un ambitieux ni un avaro. Aman tenait le premier rang dans le royaume d'Assuerus ; il possédait des biens immenses, et il s'imagina être aussi malheureux que s'il n'eût rien possédé, parce qu'un esclave avait manqué de se lever pour le saluer comme il entra dans le palais. Un autre grand mal que l'opinion produit, est qu'elle donne une aussi longue étendue au temps présent que s'il ne devait jamais finir et qu'elle resserre l'éternité. Ainsi du néant elle fait une éternité, et de l'éternité un néant. Il nous arrive aussi très souvent de juger des péchés par l'opinion plutôt que par la raison, ce qui est cause que plusieurs tombent dans un vice lorsqu'ils tâchent d'éviter son contraire. Ainsi, celui qui veut l'éviter l'avarice tombe dans la prodigalité. Celui que l'on reprendait de lenteur et de paresse, devient inquiet et turbulent, et celui que l'on accusait d'être impudent, devient timide. Enfin, l'opinion est cause que nous jugeons de nous-mêmes, nous en cherchons une chimérique et imaginaire, qui ne subsiste qu'en idée, et qui ne dépend que de la pensée de certaines personnes qui ne nous connaissent point, qui ne nous aiment point, et dont nous avons souvent méprisé le jugement.

Négligeant ainsi la véritable vie, nous prenons un très grand soin de conserver et d'embellir une vie imaginaire et qui ne dépend que du caprice d'autrui ; de sorte que nous penserions ne rien savoir, si les autres ne nous estimaient savants. Nous ne

saurois jamais être délivrés de ces erreurs et de ces illusions que par la lumière que la grâce de Dieu répand dans nos âmes. Toute opinion est vraie ou fausse, selon qu'elle est éclairée d'une vraie ou d'une fausse lumière.

Cette superbe puissance ennemie de la raison, qui se plaît à la contrôler et la dominer, (...) a établi dans l'homme une seconde nature. Elle a ses heureux, et ses malheureux ; ses sains. Ses malades ; ses riches, ses pauvres ; ses fous et ses sages... (p. 189 = S. 78).

Qui dispense la réputation ? Qui donne le respect et la vénération aux personnes, aux ouvrages, aux grands, sinon l'opinion ? Combien toutes les richesses de la terre sont-elles insuffisantes sans son consentement ? (p. 190 = S. 78)

Car quelques possessions qu'il ait sur la terre, de quelque santé et commodité essentielle qu'il jouisse, il n'est pas satisfait s'il n'est dans l'estime des hommes (p. 178 ; cf. *Esther* III 2, 5).

Notre imagination nous grossit si fort le temps présent à force d'y faire des réflexions continuelles, et amoindrit tellement l'éternité, manque d'y faire réflexion, que nous faisons de l'éternité un néant, et du néant une éternité (p. 186 = S. 184).

(...) j'en sais qui pour ne pas tomber dans cet amour propre ont été les plus injustes du monde à contre biais (p. 194).

Nous sommes si présomptueux que nous voudrions être connus de toute la terre, et même des gens qui viendront quand nous ne serons plus (p. 182).

Nous ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous, et en notre propre être : nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire ; et nous nous efforçons pour cela de paraître. Nous travaillons incessamment à embellir et conserver cet être imaginaire, et négligeons le véritable (p. 180-181).

On n'entend rien aux ouvrages de Dieu, si on ne prend pour principe qu'il aveugle les uns et qu'il éclaire les autres (p. 143).

Comme il serait évidemment très hasardeux de tirer quelque conclusion d'une comparaison qui ne se fonderait que sur une traduction, il parut nécessaire de donner en annexe le texte original de Bona. On pourra constater que dans sa traduction, le président Cousin s'est montré très exact. Il est remarquable qu'il ait su retrouver parfois l'énergie du style de Pascal dans les passages qui sont des emprunts à notre auteur. Certes Bona lui-même traduit presque littéralement, et dans une phrase aussi brève que « du néant elle fait une éternité, et de l'éternité un néant », il n'est pas outre mesure surprenant que la saveur du texte initial ait été préservée. Il n'est pas non plus interdit de penser que Cousin a pu lire l'édition de Port-Royal ; son travail aurait alors été influencé par des réminiscences.

Ce qui confirmerait cette supposition, c'est tout simplement la lecture de la seconde traduction des *Principia* due à l'abbé Goujet, qui parut en 1728.

Ce dernier se flatte dans sa préface d'avoir ajouté un peu d'onction à un texte qui en manquait. Cette recherche le conduit d'ailleurs à une moindre exactitude que son prédécesseur, dont il affirme avoir ignoré le travail au début de sa propre entreprise. En effet une attention plus distraite portée à la syntaxe l'amène parfois à des erreurs, et son style orné qu'il serait difficile de reconnaître les citations pascaliennes du texte de Bona.

Voici par exemple la traduction du passage dont un extrait vient d'être rappelé « Elle (= l'opinion) fait envisager le temps présent comme s'il devait être bien long, elle l'augmente à nos yeux, elle fait presque croire que l'on ne mourra point. Elle resserre et diminue tellement au contraire la durée infinie de l'éternité qu'elle la réduirait presque à rien, comme du rien elle fait presque une éternité. » Sans jeter la pierre à l'abbé Goujet, qui était victime des préjugés esthétiques de son siècle, il faut remarquer que le janséniste érudit qu'il était n'a sans doute pas reconnu les souvenirs pascaliens que Bona avait transcrits dans un latin sans artifice. Cela indiquerait que les *Pensées* n'étaient pas un livre de chevet au début du XVIII^e siècle, même dans des milieux *a priori* favorables à leur auteur.

Quoi qu'il en soit, l'élégance et l'exactitude de la version donnée par le président Cousin dispense d'en établir une autre pour étudier rapidement comment Bona a utilisé sa source pascalienne. Une première remarque s'impose : les deux titres donnés aux chapitres utilisés « Vanité » et « faiblesse de l'homme » ont été négligés et c'est le concept d'opinion qui a été retenu ; la « fantaisie » que le comité éditorial de Port-Royal avait substituée à l'imaginaire s'efface, non sans que cela n'entraîne une modification du propos. Il n'est plus question d'analyser les facteurs d'erreur inhérents à la nature même de la raison, mais de rappeler de façon plus classique les limites du jugement subjectif, individuel.

C'est du moins l'idée que développent les premières lignes qui paraphrasent le début du fragment sur l'imagination. Mais Bona n'a visiblement pas cherché à réduire toutes les difficultés de son modèle. En effet, au lieu de se laisser porter par la suite du fragment, il élargit sa lecture et semble avoir bien perçu que l'on pouvait trouver dans différentes pensées une insistance sur les déformations du réel dues à une vision subjective qui se croit centrale et qui de ce fait n'opère pas les corrections nécessaires. C'est ainsi qu'il rattache heureusement à ce qu'il écrit de l'opinion les pensées sur le temps qui figurent dans le chapitre précédent de l'édition de Port-Royal. La référence biblique au livre d'Esther est aussi un indice de méditation personnelle sur le texte. Cela n'a rien de surprenant de la part d'un écrivain monastique habitué à la *lectio divina*, mais, même si le passage choisi n'a qu'un rapport indirect avec la puissance de l'opinion, il semble apporter une confirmation incontestable du propos aux yeux du croyant.

C'est toutefois dans le dernier mouvement de sa réflexion que le cardinal Bona se montre un lecteur actif de Pascal. Il prend appui sur l'analyse des comportements paradoxaux dictés par l'opinion pour étudier sa dimension sociale en organisant les emprunts à Pascal de façon à leur faire exprimer une idée principale. L'opinion qui correspond au début du texte à un jugement personnel ouvre la voie à un jugement collectif de l'humanité refusant toute transcendance. On peut ainsi percevoir le glissement de sens qui conduit à la notion moderne d'« opinion publique ». Il est donc logique que pour lutter contre cette diminution croissante des repères religieux, Bona ait fait appel à un écrivain contemporain dont la démarche apologétique, même inachevée, avait largement pris en compte l'évolution de l'incroyance.

On peut toutefois être surpris de retrouver sous la plume d'un cardinal-juge du Saint-Office des emprunts à un écrivain notoirement proche de Port-Royal. Nous ne prétendons pas traiter en quelques lignes la question singulièrement complexe des rapports entretenus par Bona avec les jansénistes. Deux éminents historiens ecclésiastiques, M^{gr} Pettinati et le R.P. Ceysens l'ont fait naguère avec des conclusions

différentes⁸. Il semble bien que Bona qui avait pris une part importante dans la condamnation du *Journal* de Saint-Amour ait par la suite adopté une attitude beaucoup moins hostile. Mais comme son cardinalat s'est déroulé à l'époque de la paix clémentine, il est difficile de distinguer ce qui est évolution de ce qui est moindre refoulement de sentiments profonds. C'est peut-être son intérêt pour l'histoire liturgique qui a rapproché Bona des principaux jansénistes français : S'intéressant à la question controversée des Azymes, il demande à son principal correspondant mauriste, Dom Luc d'Achery, de lui faire connaître à ce sujet l'opinion d'Arnauld et de Nicole, qualifiés dans une lettre du 30 novembre 1671 d'« hommes au jugement tout à fait épuré, dont (il a) lu les écrits avec admiration⁹ ».

La même admiration se manifeste aussi à propos de Pascal dans une lettre du 3 mars de la même année 1671, remerciant l'abbé Nicaise pour l'envoi du *Triangle arithmétique* : « Avec votre honorée, je reçois le Triangle arithmétique de Monsieur Pascal, lequel m'a été très cher (...) C'est vraiment une œuvre tout à fait digne de son auteur, de la plume duquel ne sont sorties que des œuvres d'une grande science (*di molta dottrina*) ». G. Pettinati avait cité cette lettre inédite d'après la minute conservée aux archives Vaticanes, mais son authenticité et son exactitude sont confirmées par l'original lui-même de la lettre qui est conservé dans les papiers de l'abbé Nicaise¹⁰.

Est-il interdit dans ces conditions de appeler que l'épisode du livre d'Esther utilisé par Bona entre deux emprunts à Pascal peut-être l'image de la persécution du juste (c'est ainsi en tout cas que l'analysera la Bible de Royaumont) ? Tout comme la multiplication dans ce chapitre des souvenirs pascaliens, cette référence scripturaire aurait la valeur d'un discret signe de sympathie.

Annexe 4: Texte latin du chapitre X de la II^e partie des *Principia et documenta vitae christianae*

Opinione vivimus

Constans omnium sententia est opinione nos vivere, sed quanta sit vis opinionis non omnes percipiunt. Haec dominium in homines, seu potius tyrannidem exercet variis ac miris modis : **haec felices et miseros, pauperes et divites, sanos et infirmos pro suo arbitrio facit** : nemo enim beatus, nemo dives, nemo incolumis est, nisi putet se esse. Haec hominibus gaudium, haec tristitiam tribuit pro ut ipsi opinantur: nam hi affectus in opinione magis consistunt, quam in rei praesentis commodo vel incommodo. Gaudere solent plerique vel dolere ex praeconcepta rei future bonitate vel militia, quae major ex opinione semper est quam re ipsa foret in re praesenti. Ipsa enim experiential didicimus adveniente bono quod sperabamus, vel malo quod timebamus, hujus molestiam, et illius jucunditatem vel minui vel prorsus evanescere. Opinio item non solum operatur ut quod futurum est, praesens fiat, sed insuper in unum redigit quae per partes et diverso tempore eventura sunt, totamque vim suam in momento exercet. **Quis honorem, laudem, aestimationem hominibus praebet eorumque operibus, nisi sola opinio ?** Totius orbis divitiae, et dignitates uni collatae non sufficiunt, ut his contentus sit, nisi opinio consentiat. Aman primus era in regno Assueri, et opes immensas possidebat, et nihilominus opinione sua infelicissimus se nihil habere putabat, quia homo quidam captivus ingredienti palatium non assurgebat. Est et aliud maximum malum opinionis ; nam praesens tempus in longum extendit, et auget, ac si nunquam morituri simus : **aeternitatis vero interminabilem durationem defectu**

considerationis ita contrahit, ac minuit, ut de nihilo aeternitatem, de aeternitate nihilum faciat. Ipsa quoque vitia et peccata non ratione, sed opinione metimur ; ex quo fit ut plerique dum vitium aliquod vitant, in contrarium currant. Sic exhorrens avaritiam fit prodigus : inquietus fit, cujus pigritia reprehenditur : ad timiditatem declinat, cujus audacia arguitur. Provenit tandem ex opinione, quod de nobis ipsis non ex veritate, non ex sincero propriae conscientiae testimonio ; sed ex falsa hominum existimatione judicemus. **Tanta est vanitas, et amentia nostra, ut ea vita minime contenti qua in nobis ipsis vivimus, aliam chimaericam, et inanem quaeramus in idea, et opinione aliorum,** qui nos saepe nec cognoscunt, nec diligunt, et quorum judicia ipsimet aliquando contempsimus. Sic vera vita neglecta, illiam ornare, et conservare nitimur, quae ab aliis pendet, adeo ut ipsum scire nostrum nihil esse reputetur, nisi nos scire caeteri sciant. Ab his autem erroibus, et illusionibus nulla ratio liberare nos valet, nisi divina gratia mentibus nostris verum lumen infundat. Vera enim vel falsa cujusque opinio est, pro ut vero vel falso lumine imbuitur.

NOTES

1. Cette note a été rédigée par Marie Pérouse.
 2. Cf. Amoudru, *Des Pascalins aux pascalisants*, P. Bloud et Gay, 1936 ; R. Francis, *Les Pensées de Pascal en France*, P. Nizet, 1959 ; Cognet (abbé), « Le jugement de Port-Royal sur Pascal », in *Blaise Pascal, l'homme et l'œuvre*, Paris, Éd. de minuit, 1962 ; D. Descotes, *La première critique des Pensées*, Lyon, CNRS, 1980 ; A. McKenna, *De Pascal à Voltaire*, Oxford, The Voltaire Foundation, 1990.
 3. Un certain nombre de bibliographies, même récentes, indiquent la date de 1673 pour la première édition. Deux des meilleurs connaisseurs de la question, Mgr Vattasso et le R. P. Ceysens retiennent la date de 1674 (à Rome, chez Nicolas-Ange Tinazzio). La correspondance de Bona ne fait allusion à cet ouvrage qu'en 1674, et nous repéré aucun exemplaire antérieur à cette date, que nous retiendrons. L'édition parisienne du texte donnée par Louis Billaine en 1675 comporte une approbation datée du 23 septembre 1674. Conformément au nouveau règlement, c'est l'un des deux docteurs habilités, Grandin qui a examiné le texte sans doute sur un exemplaire italien. Nous n'avons pas trouvé de traces d'une impression française antérieure à 1675. Nous remercions les responsables du fonds ancien de l'université de Rennes-2 ainsi que ceux de la bibliothèque diocésaine de Clermont de nous avoir facilité l'accès aux exemplaires confiés à leur garde.
 4. La meilleure présentation de Bona et de ses œuvres reste l'introduction du dictionnaire de Moreri (Goujet). Sinon, voir s.v. « Bona » le *Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique* dirigé par le P. Viller (fasc. VI, col. 1762 sqq., P. Beauchesne, 1937) et le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie* (tome II, col. 992 sqq., notice signée H. Dumaine). Le tout récent *Dictionnaire de Port-Royal* de Lesaulnier et McKenna (P. Champion, 2004) consacre un article à Bona.
- La première biographie de Bona écrite par son contemporain et ami, le feuillant Bertolotti (Asti, 1677) n'est pas rigoureuse. Elle a été traduite à la fin du XVII^e siècle par Suel. La correspondance a été publiée d'une façon remarquable pour l'époque par le cistercien Sala (Turin, 1755).
5. Il est à noter que cette *Guide du ciel* a été traduite par un janséniste notoire, Pierre Lambert. Les indications bibliographiques anciennes intervertissent souvent les noms de Cousin et de Lambert dans l'attribution des traductions.
 6. Ce *Traité du discernement des esprits* a été traduit en Français par un autre janséniste, G. Le Roy, abbé de Haute-fontaine. Bona a apprécié sa traduction dès juin 1673, mais ce n'est que le 2 janvier

1674 qu'il le remercie directement de celle-ci, en faisant aussi allusion à un envoi de livres dont il ne donne malheureusement pas le détail.

7. L'ouvrage fut édité en 1675 à Paris, Venise et Cologne, en 1676 à Munich ; une traduction italienne parut à Rome en 1676. Il existe au moins trois traductions françaises : celle du président Cousin publiée en 1675, rééditée en 1693 et 1840, celle de l'abbé Goujet éditée en 1728 par Jean Mariette et celle de l'abbé Prompsault publiée en 1838 chez Jeanthon. Un libraire allemand proposait récemment une version manuscrite due à un certain abbé Deuer.

8. G. Pettinati, « Il cardinal Bona e il Giansenismo », in *Analecta Gregoriana*, Nuove ricerche storiche sul giansenismo (Rome, 1954). Dans cet article l'auteur souligne tout ce qui pourrait faire de Bona un ami des jansénistes. Dans une savante recension de cet article rééditée dans les *Jansenistica minora*, IV, le P. Ceysens corrige ce jugement et voit plutôt une opposition aux anti jansénistes dans l'attitude de Bona et veut limiter l'intérêt de ce dernier pour Pascal aux seules œuvres scientifiques, ce qui paraît moins sûr.

9. Le dernier membre de cette phrase paraît avoir été omis par Sala dans son édition de la correspondance (cf. supra). Il faut préciser que sur bien des questions liturgiques les recherches historiques de Bona pouvaient rejoindre la volonté d'Arnauld de retrouver les usages amérains de l'Église. Ainsi dans sa *Liturgie*, Bona estime que primitivement le Canon devait être dit à haute voix, et que les fidèles devaient prononcer les « Amen » indiqués. Les jansénistes, notamment Claude et Vert, défendirent cette pratique qui scandalisait encore en 1854 l'abbé Lobry, éditeur dudit traité de Bona (P. Vivès, 1854). Cette convergence a été notée plus récemment par E. Weaver-Laporte dans son article sur les liturgies néogallicanes (*Chron. R.P.* 35 p. 171-194).

10. B.N. MSF 9359-63.

INDEX

Mots-clés : Pensées

AUTEURS

DOMINIQUE DESCOTES

CERHAC, Institut d'Histoire de la Pensée Classique, Université Blaise Pascal

MARIE PÉROUSE

GRAC, Institut d'Histoire de la Pensée Classique, Université Lumière Lyon 2.

YASUSHI NORO

Université d'Okayama

KEISUKE MISONO

CERHAC, Institut d'Histoire de la Pensée Classique, Université Blaise Pascal
Docteurant

PHILIPPE DUTRUT

CERHAC, Institut d'Histoire de la Pensée Classique, Université Blaise Pascal

Doctorant